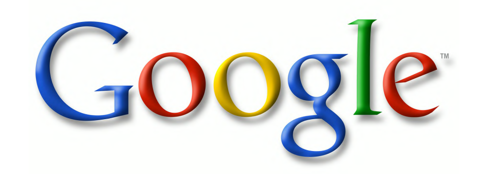
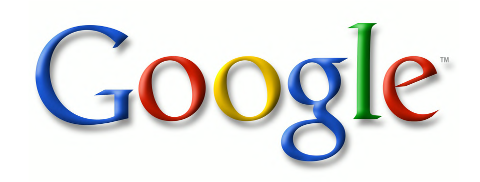
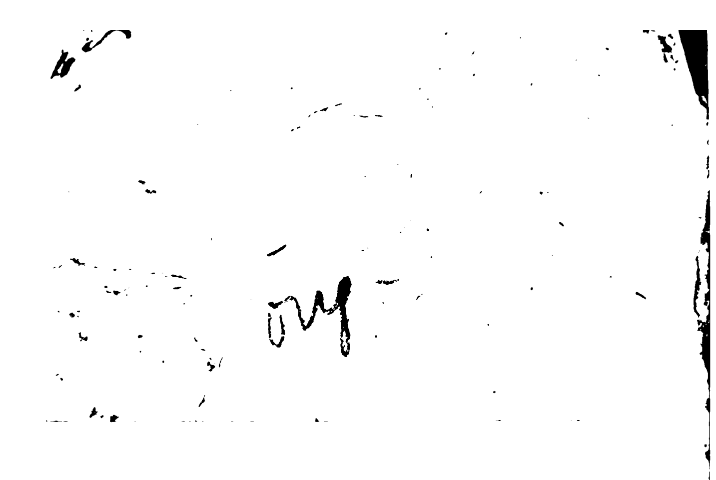
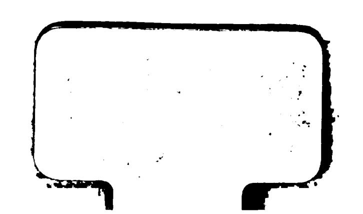









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LES JARDINS,

POÈME.

NOMS des Libraires chez lesquels on trouve le POÈME DES JARDINS.

VALADE, rue des Noyers, *A Paris.*
CAZIN, Libraire, *A Rheims.*

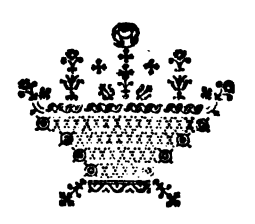
LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES,

POÈME.

Par M. L'ABBÉ DE LILLE, *de l'Académie Françoise.*



A PARIS,

Chez { VALADE, Imprimeur-Libraire, *rue des Noyers*;
CAZIN, Libraire, *à Rheims.*

M. DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poème leur a emprunté quelques préceptes, & même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux; car son poème a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage trop attendu, & sur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poème a d'ailleurs un très-grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, & doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, & qui sont la peinture

des paſſions ou des ridicules. Peu de perſonnes, je dirois même peu de gens de lettres, liſent les Géorgiques de Virgile; & tous ceux qui connoiſſent la langue latine, ſavent par cœur le quatrième livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poèmes, le poète paroît regretter que les bornes de ſon ſujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il ſemble déſirer de ſe repoſer ſur des objets plus rians. Mais reſſerré dans les limites de ſon ſujet, il s'en eſt dédommagé par une eſquiſſe rapide & charmante des jardins, & par ce touchant épiſode d'un vieillard heureux dans ſon petit enclos cultivé par ſes mains.

Ce que le poète romain regrettoit de ne pouvoir faire, le père Rapin l'a exécuté. Il a écrit dans la langue & quelquefois dans le ſtyle de Virgile, un poème en quatre chants ſur les jardins, qui eut un grand ſuccès, dans un temps où on liſoit encore des vers latins modernes. Son ouvrage n'eſt

pas ſans élégance ; mais on y deſireroit plus de préciſion ; & des épiſodes plus heureux.

Le plan de ſon poème manque d'ailleurs d'intérêt & de variété. Un chant tout entier eſt conſacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue & cette énumération faſtidieuſe qui appartient plus à un botaniſte qu'à un poète : & cette marche méthodique, qui ſeroit un mérite dans un traité en proſe, eſt un grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'eſprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, & qu'on lui préſente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier, & la monotonie attachée à la grande régularité a paſſé du ſujet dans le poème. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt ſe promène péniblement dans les deſſins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu déſordonnée & la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie méchanique de l'art des jardins. Il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentimens, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres & les beautés de la nature, perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte; les autres sont ceux du philosophe, du peintre & du poète.

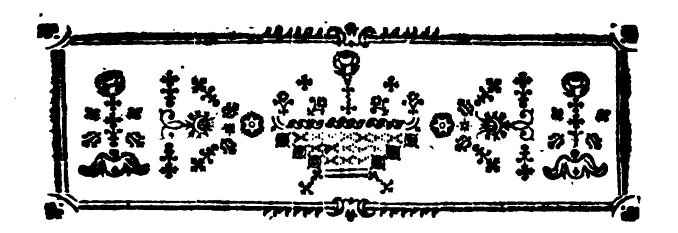
Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années; & si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre graces. L'art des jardins, qu'on pourroit appeller le luxe de l'agriculture, me paroît un des amusemens les plus convenables, je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses, qui suit les grandes fortunes: enfin, il a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville & à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique: il a fait aimer aux per-

ſonnes opulentes le ſéjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artiſans du luxe, va nourrir les cultivateurs, & la richeſſe retourne à ſa véritable ſource. De plus, la culture s'eſt enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre ſol, & cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux ſi ce poème peut répandre encore davantage ces goûts ſimples & purs! car, comme l'auteur de ce poème l'a dit ailleurs,

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.



LES JARDINS,

POÈME.



CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, & ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, & les fleurs, & ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance & d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.

Toi donc, qui, mariant la grace & la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O Muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent & doux que célèbrent mes vers,
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix
Des arbres favoris & des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.
La Sagesse autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant instruisoit les humains;
Et quand les dieux offroient un Élysée aux sages,
Étoit-ce des palais? c'étoit des verds bocages;

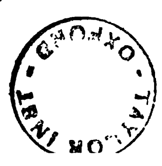
C'étoit des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.
Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle;
PHILIPPE m'encourage, & mon sujet m'appelle.
Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, & non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière, & les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons, variant tour-à-tour
Le cercle de l'année & le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des rians côteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, & les eaux, & les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.
La nature est à vous; & votre main féconde
Dispose, pour créer, des élémens du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connoissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce & longue rêverie?

Saiſiſſez, s'il ſe peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez auſſi les lieux qu'un goût ſavant décore.
Dans ces tableaux choiſis vous choiſirez encore.
Dans ſa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de ſon maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle ſaiſon,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Graces en riant deſſinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Déſert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais ſentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à ſon auguſte & jeune déïté,
Trianon joint la grace avec la majeſté.
Pour elle il s'embellit, & s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'aſyle fidèle!
Dont le nom trop modeſte eſt indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loiſir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainſi que du poète,
C'eſt lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muſe. Ainſi du ſein de l'herbe
La violette croît auprès du lys ſuperbe,

Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts & l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu! fais son bonheur. Et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage,
Pour elle je cultive & j'enlace en festons
Le myrte & le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse:
Avant tout connoissez votre site; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.
Ses loix impunément ne sont pas offensées.
Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, & dénature tout;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.
Ce que votre terrein adopte avec plaisirs,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.

Ainſi ſavoient choiſir les Berghems, les Pouſſins;
Voyez, étudiez leurs chef-d'œuvres divins:
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoiſſant le rende à la nature.
Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux ſe plairont à recevoir vos loix.
Il fut un temps funeſte où, tourmentant la terre,
Aux ſites les plus beaux l'art déclaroit la guerre,
Et, comblant les vallons & raſant les côteaux,
D'un ſol heureux formoit d'inſipides plateaux.
Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Évitez ces excès. Vos ſoins infructueux
Vainement combattroient un terrein montueux;
Et dans un ſol égal, un humble monticule
Veut être pittoreſque, & n'eſt que ridicule.
Déſirez-vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
J'aimerois ces hauteurs, où ſans orgueil domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrein eſt doux ſans inſipidité,
Élevé ſans roideur, ſec ſans aridité.
Vous marchez: l'horizon vous obéit. La terre
S'élève ou redeſcend, s'étend ou ſe reſſerre.
Vos ſites, vos plaiſirs changent à chaque pas.
Qu'un obſcur arpenteur, armé de ſon compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin ſymmétrique
Confie au froid papier le plan géométrique;
Vous,

Vous, venez ſur les lieux. Là, le crayon en main,
Deſſinez ces aſpects, ces côteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, preſſentez les obſtacles:
C'eſt des difficultés que naiſſent les miracles.
  Le ſol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Eſt-il nu? que des bois parent ſa nudité:
Couvert? portez la hache en ces forêts profondes:
Humide? en lac pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure; &, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre & les eaux:
Aride enfin? cherchez, ſondez, fouillez encore;
L'eau, lente à ſe trahir, peut-être eſt près d'éclore,
Ainſi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond ſtérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
  Il eſt des ſoins plus doux, un art plus enchanteur.
C'eſt peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports inviſibles
Des corps inanimés & des êtres ſenſibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence & la ſecrette voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au ſombre,
Du noble au gracieux, les paſſages ſans nombre
M'intéreſſent toujours. Simple & grand, fort & doux,
Uniſſez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là, que le peintre vienne enrichir ſa palette;
Que l'inſpiration y trouble le poète;



Que le ſage, du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ſes ſouvenirs; le malheureux, ſes pleurs.
  Mais l'audace eſt commune, & le bon ſens eſt rare.
Au lieu d'être piquant, ſouvent on eſt bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différens
Ne forment qu'un chaos de traits incohérens:
Les contradictions ne ſont pas des contraſtes.
  D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vaſtes.
N'allez pas reſſerrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, abſurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraiſemblable à la fois & groſſier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
  Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les objets, ou que leur aſpect change.
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt ſpectacles divers.
Que de l'effet qui ſuit, l'adroite incertitude
Laiſſe à l'œil curieux ſa douce inquiétude;
Qu'enfin les ornemens avec goût ſoient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
  Sur-tout, du mouvement: ſans lui, ſans ſa magie,
L'eſprit déſoccupé retombe en léthargie;
Sans lui, ſur vos champs froids mon œil gliſſe au haſard.
Des grands peintres encor faut-il atteſter l'art?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets ſur la toile immobile,

L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, & leurs jeux & leur danse,
Saisissez leur secret. Plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, & ces arbres mouvans
Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux.
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la molesse.
Mais les ciseaux cruels.... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je? c'en est fait.
L'acier a retranché leur cime verdoyante.
Je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,
Le rapide aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, & mourir.
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde:
Faites courir, bondir & rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déserts;
Des différens troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,

Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché ſur ſes genoux, le bœuf peſant rumine;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en ſe jouant, dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée & ſa grace ſauvage.
Que j'aime & ſa ſoupleſſe & ſon port animé;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En friſſonnant il plonge, &, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ſes longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narrines fumantes,
Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ſes amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le ſuit encor.
Ainſi de la nature épuiſant le tréſor,
Le terrein, les aſpects, les eaux, & les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux payſages.
Mais, ſi du mouvement notre œil eſt enchanté,
Il ne chérit pas moins un air de liberté.
Laiſſez donc des jardins la limite indéciſe,
Et que votre art l'efface, ou du moins la déguiſe.
Où l'œil n'eſpère plus, le charme diſparoît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, & même nous irrite.
Au-delà de ces murs, importune limite,

On imagine encor de plus aimables lieux ;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformoient en champ-clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte ?
A ces murs qui gênoient, attristoient les regards,
Le goût préfèreroit ces verdoyans remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte & la mûre sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste & des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les Jardins appelloient les champs dans leur séjour,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour,
Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La Nature au Génie a dit : « Écoute-moi.
Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse ».
Elle dit. Il s'élance, il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés
Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie.

Il fait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Éclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
Il acheve les traits qu'ébaucha la Nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
La forêt égayée adoucit son horreur ;
Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course ;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut ; & des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans vos vieux parcs, & voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence,
Et qu'un jour transformée en un nouvel Éden,
La France à nos regards offre un vaste jardin !
Que si vous n'osez pas tenter cette carrière,
Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,
Par de riches aspects agrandissez les lieux.
D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue ;
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.

Sur-tout ſachez ſaiſir, enchaîner à vos plants
Ces accidens heureux qui diſtinguent les champs.
Ici, c'eſt un hameau que des bois environnent ;
Là, de leurs longues tours les cités ſe couronnent ;
Et l'ardoiſe azurée, au loin frappant les yeux,
Court en ſommet aigu ſe perdre dans les cieux.

Oublierai-je ce fleuve, & ſon cours, & ſes rives ?
Votre œil de loin pourſuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élèvent de ſon ſein ;
Quelquefois il s'enfuit ſous l'arc d'un pont lointain.

Et ſi la vaſte mer à vos yeux ſe préſente,
Montrez, mais variez cette ſcène impoſante.
Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.
Au détour d'un boſquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore ; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en ſon immenſité.

Sur ces aſpects divers fixez l'œil qui s'égare ;
Mais, il faut l'avouer, c'eſt d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature & le temps
Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Auſonie !
Lieux toujours inſpirans, toujours chers au génie ;
Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, & ſaiſit ſon crayon,
Deſſine ces lointains, & ces mers, & ces îles,
Ces ports, ces monts brûlans & devenus fertiles,

Des laves de ces monts encor tout menaçans ;
Sur des palais détruits d'autres palais naissans,
Et, dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !
Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;
Mais, j'en jure & Virgile & ses accords sublimes,
J'irai ; de l'Apennin je franchirai les cimes ;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
Vous, épris des beautés qu'étalent ces rivages,
Au lieu de ces aspects, de ces grands paysages,
N'avez-vous au-dehors que d'insipides champs ?
Qu'au-dedans, des objets mieux choisis, plus touchans
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère :
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;
Symbole heureux du sage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans son ame, & se plaît avec lui.
Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.
Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile
En aspects variés & le plus abondant,
Des trésors de la vue économe prudent,
Faites-les acheter d'une course légère.
Que votre art les promette, & que l'œil les espère :
Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir.
Il faut m'intéresser, & non pas m'éblouir.
Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, & l'art de les surprendre.

Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissent pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves.
Son air est moins riant & plus majestueux.
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne, sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, & fait naître avec art
Les beautés, du désordre, & même du hasard.
Chacnn d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre:
Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.
Ainsi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix.
L'un est fait pour briller chez les grands & les rois;
Les rois sont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puissance;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe & du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître

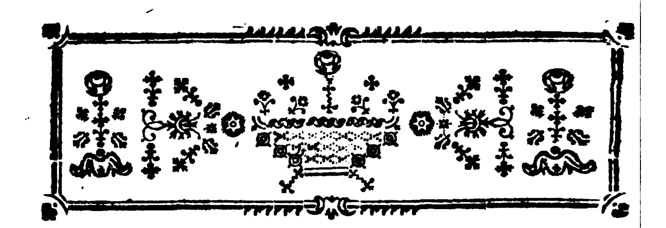
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés;
Ses petits sallons verds bien tondus, bien soignés;
Son plan bien symmétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère;
Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
  Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, & l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, & grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous & les eaux, & la terre, & les bois,
Subjugés à leur tour, obéir à ses loix;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes;

Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un ſoleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages ſombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout boſquet eſt un temple, & tout marbre eſt un dieu;
Et Louis, reſpirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ſes fêtes.
C'eſt dans ces grands effets que l'art doit ſe montrer.
Mais l'eſprit aiſément ſe laſſe d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles penſées
Roulent pompeuſement, avec ſoin cadencées:
Mais ce plaiſir eſt court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt ſe fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton, Quand ſes puiſſantes mains
Préparent un aſyle aux premiers des humains;
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes priſonnières!
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre & ſon premier printemps?
Sans contrainte, ſans art, de ſes douces prémices
La Nature épuiſa les plus pures délices.

Des plaines, des côteaux le mêlange charmant;
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des ſentiers ſinueux les routes indéciſes,
Le déſordre enchanteur, les piquantes ſurpriſes,
Des aſpects où les yeux héſitoient à choiſir,
Varioient, ſuſpendoient, prolongeoient leur plaiſir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût & des regards,
Élégamment grouppés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une ſcène imprévue;
Où, tombant juſqu'à terre, & recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obſtacle embarraſſer leurs pas;
Ou pendoient ſur leur tête en feſtons de verdure,
Et de fleurs, en paſſant, ſemoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbuſtes, d'arbriſſeaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries?
C'eſt là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à ſon jeune époux abandonna ſa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par ſon éclat, l'onde par ſon murmure.
La terre, en treſſaillant, reſſentit leurs plaiſirs;
Zéphyre aux antres verds rediſoit leurs ſoupirs;
Les arbres frémiſſoient, & la roſe inclinée
Verſoit tous ſes parfums ſur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ſes jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil eſt en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie!

FIN DU PREMIER CHANT.



LES JARDINS,



CHANT SECOND.

OH! ſi j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit ſur l'Hémus les rochers & les bois,
Je le ferois parler; & ſur les payſages
Les arbres tout-à-coup déploîroient leurs ombrages.
Le chêne, le tilleul, le cèdre & l'oranger
En cadence viendroient dans mes champs ſe ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ſes merveilles;
La lyre eſt ſans pouvoir, les rochers ſans oreilles;
L'arbre reſte immobile aux ſons les plus flatteurs,
Et l'art & le travail ſont les ſeuls enchanteurs

Apprenez donc de l'art quel ſoin & quelle adreſſe
Donne aux arbres divers la grace ou la richeſſe.

Par ſes fruits, par ſes fleurs, par ſon beau vêtement,
L'arbre eſt de nos jardins le plus bel ornement.

Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes!
Là, s'étendent ses bras pompeusement informes;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici, j'aime sa grace, & là, sa majesté.
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux & sa robuste tête.
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Prothée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits & sa verdure.
  Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le Goût lui défend d'employer au hasard.
  Des divers plants encor la forme & l'étendue
Sous des aspects divers se présente à la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténèbreux,
Épanche une ombre immense; & tantôt moins nombreux
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage.
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des grouppes élégans fixent l'œil enchanté:
Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, & seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeller la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force & de sa renommée,
Un héros seul avance, & vaut seul une armée.
Tous ces plants différens suivent diverses loix.
  Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois

Des arbres iſolés dédaignoient la parure :
Ils plaiſent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de ſavans haſards,
Leurs plants déſordonnés charmeront nos regards,
Qu'ils diffèrent d'aſpect, de forme, de diſtance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance
Diſtingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule; & diſparoiſſe aux yeux.
Mais lorſqu'un chêne antique, ou lorſqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute ſa tribu, ſe rangeant à l'entour,
S'écarte avec reſpect, & compoſe ſa cour;
Ainſi, l'arbre iſolé plaît aux champs qu'il décore.

Avec bien plus de choix & plus de goût encore,
Les grouppes formeront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, & plus ou moins nombreux
Formez leur maſſe épaiſſe, ou leurs touffes légères:
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'eſt par eux que l'on peut varier ſes deſſeins,
Rapprocher, & tantôt repouſſer les lointains,
Réunir, ſéparer, & ſur les payſages
Étendre, ou replier le rideau des ombrages.

Vos grouppes ſont formés: il eſt temps que ma voix
A connoître un peu d'art accoutume les bois.

Bois auguſtes, ſalut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde & ſes affreux cantiques;
Mais un plus doux délire habite vos déſerts,
Et vos antres encor nous inſtruiſent en vers.

Vous

Vous inſpirez les miens, ombres majeſtueuſes!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains reſpectueuſes
Viennent vous embellir, mais ſans vous profaner;
C'eſt de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir ſous des aſpects ſans nombre.
Ici, des troncs preſſés rembruniront leur ombre:
Là, de quelques rayons égayant ce ſéjour,
Formez un doux combat de la nuit & du jour.
Plus loin, marquant le ſol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et flottant l'un vers l'autre, & n'oſant ſe toucher,
Paroîtront à la fois ſe fuir & ſe chercher.
Ainſi le bois par vous perd ſa rudeſſe auſtère:
Mais n'en détruiſez pas le grave caractère.
De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper ſon enſemble à nos yeux.
Qu'il ſoit un, ſimple & grand, & que votre art lui laiſſe,
Avec toute ſa pompe, un peu de ſa rudeſſe.
Montrez ces troncs briſés; je veux de noirs torrens
Dans le creux des ravins ſuivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans reſpectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majeſté
Tout reſpire une mâle & ſauvage beauté.
Telle on aime d'un bois la ruſtique nobleſſe.
Le bocage moins fier, avec plus de moleſſe
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un ſite agréable & des contours liàns,

Fuit, revient, & s'égare en routes ſinueuſes,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuſes;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loiſir,
Épicure dicter les leçons du plaiſir.
Mais c'eſt peu qu'en leur ſein le bois ou le bocage
Renferment leur richeſſe élégante ou ſauvage;
Il en faut avec ſoin embellir les dehors.
Avant tout, n'allez point, ſymmétriſant leurs bords,
Par vos murs de verdure & vos triſtes charmilles
Nous cacher des forêts les nombreuſes familles:
Je veux les voir; je veux, perçant au fond des bois,
Voir ces arbres divers qui croiſſent à la fois;
Les uns tout vigoureux & tout frais de jeuneſſe,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieilleſſe;
Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuiſant leurs ſujets:
Vaſte ſcène, où des mœurs, de la vie & des âges,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît les images.
Près de ces grands effets, que ſont ces verds remparts,
Dont la forme importune attriſte les regards,
Forme toujours la même, & jamais imprévue?
Riche Variété, délices de la vue,
Accours, viens rompre enfin l'inſipide niveau;
Briſe la triſte équerre & l'ennuyeux cordeau.
Par un mélange heureux de golphes, de ſaillies,
Les liſières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plans tracés par l'uniformité
Se dégoûte, & s'élance à leur extrêmité,

Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords variés la forme inattendue ;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux ;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux ;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose:
Le bois s'en agrandit, &, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme & ses détours.

Dessinez donc sa forme, & d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le Goût prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret:
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah ! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage ;
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent; de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie & les discrets amours.
Ah ! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,

Tomberont sous le fer, & de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.
O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissans,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre & des ans;
La hache est à vos pieds & votre heure est venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, & balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, & de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes:
Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle & si tendre,
A son amant surpris & charmé de l'entendre
La Valière apprenoit le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée avouoit son vainqueur?
Tout périt, tout succombe; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,

Pleurent leur doux ombrage; &, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, & repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; & vous, arbres mourans,
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr & Corneille & Turenne;
Vous comptez cent printemps, hélas! & nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours!
Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge;
Mais trop heureux aussi qui créa son bocage!
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté,
Il dit comme Cyrus: « C'est moi qui les plantai ».
Vous donc, si de vos plants vous êtes maître encore,
Craignez qu'avant le temps ils se pressent d'éclore.
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
Long-temps dans sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance,
Des sites, des aspects connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux côteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus;
Ainsi que les couleurs & les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés,
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.
Le verd du peuplier combat celui du chêne:
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine;
Et de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.

Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Connoissez donc l'emploi de ces différens verds,
Brillans ou sans éclat, plus foncés ou plus clairs.
C'est par ces tons changeans qu'au sein des paysages
Vous pouvez avec choix varier les ombrages,
Produire des effets tantôt doux, tantôt forts,
Des contrastes frappans, ou de moëlleux accords.
Observez-les sur-tout, lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne:
Que de variété, que de pompe & d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Helas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire,
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature,
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse & de folie;
Viens, je me livre à toi tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,

Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens, le regard pensif, le front calme, & les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Mais tandis que mon cœur nourrit ces rêveries,
D'arbustes, d'arbrisseaux mille races fleuries
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur,
Vous êtes la nuance entre l'arbre & la fleur;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh ! que si moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirois sous cent formes fécondes;
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes;
En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,
Enblême de la grace unie avec la force :
Je fondrois vos couleurs, & du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniroient dans mes brillans travaux,
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.

Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse :
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,

Reparoiſſe à ſon tour, & qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne ſoit jamais fanée.
Ainſi votre jardin varie avec le temps:
Tout mois a ſes boſquets, tout boſquet ſon printemps:
Printemps bientôt flétri! toutefois votre adreſſe
Peut conſoler encor de ſa courte richeſſe.
Que par des ſoins prudens tous ces arbres plantés,
Quand ils ſeront ſans fleurs, ne ſoient pas ſans beautés.
Ainſi l'adroite Eglé prolongeant ſon empire,
Au déclin des beaux ans ſait encor nous ſéduire.
Le ciel même malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ſes dons deshérité l'hiver.
Alors des vents jaloux défiant les outrages,
Pluſieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if, & le lierre, & le pin réſineux,
Le houx luiſant, armé de ſes dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre & venger la nature.
Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail
Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et plus ineſpéré en paroît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le ſéjour.
Là vous venez ſaiſir les rayons d'un beau jour.
Là, l'oiſeau, quand la terre ailleurs eſt dépouillée,
Vole, & s'égaie encor ſous la verte feuillée,
Et trompé par les lieux ne connoît plus le temps,
Croit revoir les beaux jours & chante le printemps.

Ainsi ce doux réduit plaît sans être factice.
Mais les jardins des rois avec plus d'artifice,
Avec plus d'appareil triomphent des hivers.
J'en atteste, ô Monceaux, tes jardins toujours verds.
Là, des arbres absens les tiges imitées,
Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
Tout vous charme à la fois. Là, bravant les saisons,
La rose apprend à naître au milieu des glaçons;
Et les temps, les climats vaincus par des prodiges,
Semblent de la Féerie épuiser les prestiges.
Cependant la Féerie, & ses enchantemens
Ne sont pas des jardins les plus doux ornémens.
L'habitude bientôt a flétri vos bocages.
Souvent, quand l'étranger jouit de vos ombrages,
Déja leur possesseur languit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?
Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante ?
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux ?
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure :
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à-peine y perce les frimats;
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux à leurs regards sait plaire:
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte, qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.

Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie:
Elle animera tout. Vos arbres, vos bosquets
Dès-lors ne seront plus ni déserts, ni muets;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absens embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois?... Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois?
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois!
Il est né! Dans nos murs, dans nos camps, sur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire;
C'est la fête qu'on doit au pur sang de Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouse auguste; enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.

D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore & les Zéphirs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son age,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, & croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez, & le cœur & les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente;
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde
Il peut guider la sève; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux.
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encor essayez le mélange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes & de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!

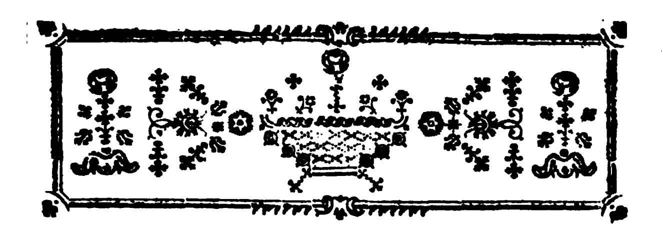
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses:
D'un triple diadême ainsi brillent les roses,
De son panache ainsi l'œillet s'énorgueillit.
Osez. Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, & vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers.
C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
L'airain, le marbre & l'or frappoient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères
Aller chercher la vigne, & vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées.
De guirlandes de pampre ils couronnoient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange.
Les vallons, les côteaux célébroient la vendange;
Et par-tout où coula le nectar enchanté,
Coururent le plaisir, l'audace & la gaieté.

Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres;
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.
Là, des plants rassemblés des bouts de l'univers,
De la cime des monts, de la rive des mers,
Des portes du couchant, de celles de l'aurore,
Ceux que l'ardent midi, que le nord voit éclore,
Les enfans du soleil, les enfans des frimats,
Me font, en un lieu seul, parcourir cent climats.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, & d'Afrique en Asie.
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel, & l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnoissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour, sans pudeur, n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu dans nos murs transporté,
Regrettoit en son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, & ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écrioit: « Rendez-moi mes forêts ».
Un jour, dans ces jardins où Louis à grands frais

De vingt climats divers en un ſeul lieu raſſemble
Ces peuples végétaux ſurpris de croître enſemble,
Qui, changeant à la fois de ſaiſon & de lieu,
Viennent tous-à-l'envi rendre hommage à Juſſieu,
L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ſes plus jeunes ans
Frappe ſes yeux. Soudain, avec des cris perçans
Il s'élance, il l'embraſſe, il le baigne de larmes,
Le couvre de baiſers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ſes bras vigoureux,
La forêt dont ſes traits perçoient l'hôte ſauvage,
Ces bananiers chargés & de fruits & d'ombrage
Et le toît paternel, & les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ſes doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, & ſon ame attendrie,
Du moins pour un inſtant, retrouva ſa patrie.

FIN DU SECOND CHANT.



LES JARDINS,



CHANT TROISIEME.

Je chantois les jardins, les vergers & les bois.
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Venus déserté les bosquets.
Dieux des champs, Dieux amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien ; Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains étendre votre empire ;
Il veut qu'un peuple ami, trop long-temps opprimé,
Recueille en paix le grain que ses mains ont semé.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde
Suivre votre valeur, mais pour votre retour
Ma muse des jardins embellit le séjour.

Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes ;
Pour vous de myrtes verds des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte & l'espoir suspendus.
Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, & du jour réfléchissant les feux,
Importunoient les pieds & fatiguoient les yeux.
Tout étoit nu, brûlant ; mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.
Sans cesse l'arrosoir ou la faulx à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure.
Que le roulant cylindre en foule la verdure.
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse ;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toute-fois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure & ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux.

Ne

Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégrade plus ni vos parcs, ni mes vers.
Mais c'est peu de créer ces vastes tapis verds;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez par eux l'ennui des cadres uniformes.
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux quarrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés.
Un air de liberté fait leur premiere grace.
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la forme simple & pure.
Voulez-vous mieux l'orner? Imitez la nature.
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle,
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour,
Filles de la rosée & de l'astre du jour,

Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jetter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achette au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie & son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux & jouisse en avare.
Sans obéir aux loix d'un art capricieux
Fleurs, parure des champs & délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement rélégués.
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure;
Formez-vous en bouquets; entourez ces berceaux;
En Méandres brillans courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;

A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose dont Venus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, & l'Amour ses bosquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
Dans les jours de festin la couronne d'Horace?
Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux,
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,
Adieu, charmans bosquets, adieu, vertes prairies;
Ces masses de rochers confusément épars
Sur leur informe aspect appellent mes regards.
De nos jardins voués à la monotonie
Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.
Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des loix,
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.
Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain rival présomptueux,
L'ar en voudroit tenter une infidelle image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.
Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!

Tous ces rocs variant leurs gigantefques cimes;
Vers le ciel élancés, roulés dans des abymes,
L'un par l'autre appuyés, l'un fur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment fufpendus,
Les uns taillés en tours, en arcades ruftiques,
Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques
Du ciel dans le lointain laiffant percer l'azur,
Des fources, des ruiffeaux le cours brillant & pur,
Tout rappelle à l'efprit ces magiques retraites,
Ces romanefques lieux qu'ont chanté les poètes.
Heureux fi ces grands traits embelliffent vos champs!
Mais dans votre tableau leurs tons feroient tranchans:
C'eft là, c'eft pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme & la magie.
Cet enchanteur; c'eft l'art; ces charmes, font les bois.
Il parle; les rochers s'ombragent à fa voix,
Et femblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Mais en ornant ainfi leur féchereffe auftère,
Variez bien vos plans. Offrez aux fpectateurs
Des contraftes de tons, de formes, de couleurs.
Que les plus beaux rochers fortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces maffes trop égales?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.
N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbuftes rampans l'errante chevelure?
J'aime à voir ces rameaux, ces fouples rejettons,
Sur leurs arides flancs ferpenter en feftons.

J'aime à voir leur front chauve & leur tête ſauvage
Se coiffer de verdure, & s'entourer d'ombrage.
C'eſt peu, parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrein moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?
Saiſiſſez ce bienfait; déployez à la vue
D'un ſol favoriſé la richeſſe imprévue.
C'eſt un contraſte heureux; c'eſt la ſtérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainſi vous ſubjuguez leur âpre caractère.
Quoi donc! faut-il toujours les orner pour vous plaire?
Non; l'art qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inſpirer la terreur.
Lui-même il les ſeconde. Au bord d'un précipice
D'une ſimple cabane il poſe l'édifice;
Le précipice encore en paroît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aſpect je tremble, & de leur cime
L'imagination me ſuſpend ſur l'abîme.
Je ſonge à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités;
Vieux récits, qui, charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu perſuade un moment.
Mais de ces grands effets n'uſez que ſobrement.
Notre cœur dans les champs à ces rudes ſecouſſes
Préfere un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le ſens, de la cime des monts
J'ai beſoin de deſcendre en mes rians vallons.

Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien! si vos sommets jadis tout dépouillés
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines,
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie & la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, & de loin nous invite;
C'est le premier qu'on cherche, & le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs, vous répétez les cieux;
Vous enchantez l'oreille & vous charmez les yeux.
Venez: puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux
Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans & même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours,
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure etrangere,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergere?
Sa grace est dans l'aisance & dans la liberté,
Mais au fond d'un serail contemplez la beauté;

En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale ;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte & flétrit ses attraits.
Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a sçu plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe & jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre & lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : » C'est moi qui créai ces prodiges ».
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges ;
Qu'ils soient donc déployés chez les grands & les rois,
Mais, je le dis encor ; loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à-peine, & meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur.
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
Aux eaux qui sur les eaux retombent & bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;
Le gazon est plus verd, l'air plus frais, des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chûte des eaux,

Et les bois inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, & non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, & de loin entendue
Cette eau toujours tombante & toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, & la terre, & les eaux, & les bois,
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusques dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux
Court, tombe & rejaillit, retombe, écume & gronde.
Tantôt avec lenteur dévéloppant son onde,
Sans colère, sans bruit un ruisseau doux & pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphitéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, & le verd des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Consultez-donc l'effet que votre art veut produire.
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.

Tableaux toujours puiſſans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé ſur ſon cœur l'impreſſion profonde ?
Toujours, ſoit qu'un courant vif & précipité
Sur des cailloux bondiſſe avec agilité,
Soit que ſur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de ſon onde indolente ;
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se briſe avec fracas ; triſte ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, appaiſe, ou ménace, ou careſſe.
De Venus, nous dit-on, l'écharpe enchantereſſe
Renfermoit les amours, & les tendres deſirs,
Et la joie, & l'eſpoir, précurſeur des plaiſirs.
Les eaux ſont ta ceinture, ô divine Cybèle !
Non moins impérieuſe, elle renferme en elle
La gaieté, la triſteſſe, & le trouble & l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux ſenti que moi ?
Souvent, je m'en ſouviens, lorſque les chagrins ſombres,
Que de la nuit encore avoient noirci les ombres,
Accabloient ma penſée & flétriſſoient mes ſens,
Si d'un ruiſſeau voiſin j'entendois les accens,
J'allois, je viſitois ſes conſolantes ondes.
Le murmure, le frais de ſes eaux vagabondes
Suſpendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la ſérénité renaiſſoit dans mon cœur,
Tant du doux bruit des eaux l'influence eſt puiſſante !
Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante
Ruiſſeau, permets que l'art, ſans trop t'énorgueillir,
T'embelliſſe à nos yeux, ſi l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine ;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret.
Son cours orne les bois. Les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son ombre agreste & sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin, il se sépare en des ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse & de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords rians la riviere m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble & pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude & ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux

Suivra les doux contours & la molle courbure.
Si le ruiſſeau des bois emprunte ſa parure,
La rivière aime auſſi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les ſaules demi-verds,
Ornent ſouvent ſon cours. Quelle ſource féconde
De ſcènes, d'accidens! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverſer leur cime, & leurs feuillages verds
Trembler du mouvement & des eaux & des airs.
Ici, le flot bruni fuit ſous leur voûte obſcure.
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarraſſe les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage.
Ils ſemblent s'élancer & changer de rivage.
Ainſi l'arbre & les eaux ſe prêtent leur ſecours:
L'onde rajeunit l'arbre, & l'arbre orne ſon cours;
Et tous deux; s'alliant ſous des formes ſans nombre,
Font un échange aimable & de fraîcheur & d'ombre.
Sachez donc les unir; ou ſi, dans de beaux lieux,
La nature ſans vous fit cet hymen heureux,
Reſpectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle!
Tel eſt, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel eſt le ſimple aſyle où, ſuſpendant ſon cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine ſe partage,
Et viſite en ſecret la retraite d'un ſage.
Ton art la ſeconda; non cet art impoſteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.

Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue & craint les ornemens.
Je crois voir le faux-goût gâter ces lieux charmans.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés;
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, & respectez ces lieux.
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge
Je me plûs à chanter les prés, l'onde & l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

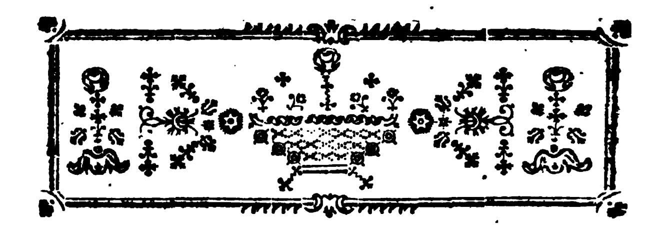
Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour,
Et la terre & les eaux se cherchent tour-à-tour.

Ces aſpects variés amuſent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaſte étendue,
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immenſité des flots,
Mes yeux ſans intérêt gliſſent ſur leur ſurface.
Ainſi, pour abréger leur inſipide eſpace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs reſpecté,
Se préſente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure.
Les îles ſont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des maſſes d'arbres verds arrêtent vos regards.
Par un contraire effet ſi vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhauſſés ordonnez de deſcendre;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un boſquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit & ſe plonge,
L'imagination la ſuit & la prolonge.
Ainſi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainſi le goût ſavant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, & de ceux qu'il imite
Reſſerre, étend, découvre, ou cache la limite.
Or, maintenant que l'art dans ſes jardins pompeux
Inſulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Par-tout reſpire un air de liberté, de joie;
La pelouſe riante à ſon gré ſe deploie;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux;
Les fleurs bravent l'équerre, & l'arbre les ciſeaux;

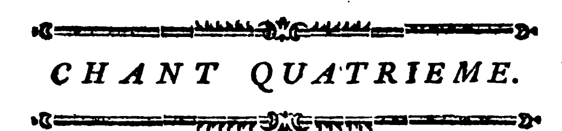
L'onde chérit ses bords, la terre sa parure;
Tout est beau, simple & grand : c'est l'art de la nature.
Cependant & ce fleuve & ces lacs sont déserts.
Venez; peuplons leur sein de citoyens divers.
Plaçons-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs aîlés, fendent l'onde docile.
Au milieu d'eux s'éleve & nage avec fierté
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,
Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.
Pour animer les eaux, l'art encor n'a-t-il pas
Le flottant appareil des voiles & des mâts?
Par la rame emportée, une barque légère
Laisse à-peine, en fuyant, sa trace passagère:
Zéphyre de la toile enfle les plis mouvans,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Et si nos vieux romans, ou la fable, ou l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire!
De leur antique honneur ces flots énorgueillis,
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon : toi sur-tout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poète, & sur-tout nul amant?
Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphe, échappant aux regards curieux,

Dans un gouffre ſans fond cache ſa ſource obſcure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans ſon baſſin renferme ſes tréſors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ſes bords
Verſant parmi des rocs ſes vagues blanchiſſantes,
De caſcade en caſcade au loin rejailliſſantes,
Tombe & roule à grand bruit; puis, calmant ſon courroux.
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et ſous un ciel d'azur par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur.
Moins que Pétrarque & Laure intéreſſoient mon cœur.
La voilà donc, diſois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de ſa lyre plaintive !
Ici Pétrarque à Laure exprimant ſon amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor ſur ces rocs ſolitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères ?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux :
Grotte ſombre, dis-moi ſi tu les vis heureux.
M'écriois-je ! Un vieux tronc bordoit-il le rivage ?
Laure avoit repoſé ſous ſon antique ombrage.
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque & Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embelliſſoient encore.

FIN DU TROISIEME CHANT



LES JARDINS,



CHANT QUATRIEME.

NON, je ne puis quitter le ſpectacle des champs.
Eh ! qui dédaigneroit ce ſujet de mes chants ?
Il inſpiroit Virgile, il ſéduiſoit Homère.
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ſes courſiers,
Le vol ſifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeller au milieu des batailles
Les bois, les prés, les champs; & de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délaſſent ſes pinceaux.
Et, lorſque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les ſièges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout ſanglant,
Sa main trace bientôt d'un burin conſolant

La

La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages.
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, & porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange, & les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déja le sol docile a reconnu ma loi;
Des gazons l'ont couvert, & de sa main vermeille
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille.
Des bois ont couronné les rochers & les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, sous des obscures voûtes
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts,
Et le ciseau divin, la noble architecture
Vont de ces lieux charmans achever la parure.
Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place.
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,

De surprise en surprise & l'amuse, & l'entraîne;
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,
Et toujours remplissant ou piquant son desir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien! que vos sentiers vous imitent vous-même.
Dans leurs formes encor fuyez tout vain systême,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode regne aux champs, ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symmétrique & pompeuse ordonnance
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir:
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;
Tout s'aligna. Par-tout en deux rangs étalées,
S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc Anglois
D'une beauté plus libre avertit le François.
Dès-lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi;
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Évitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu.
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux & nourrit mon attente.
L'autre m'égarera dans ces reduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès.

lais rendez naturel ce Dédale factice.
ʔu'il ait l'air du besoin, & non pas du caprice.
ʔue divers accidens rencontrés dans son cours.
.es bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse.
Des longs alignemens si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
Et, sans variété, brusque & capricieux,
Tourmente & le terrein, & mes pas, & mes yeux.
Il est des plis heureux, des courbes naturelles
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles;
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente, & qui dans les prairies
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers ces contours anguleux.
Sur-tout, quand vers le but un long détour vous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine,
Des Poètes fameux osez imiter l'art.
Si leur muse en marchant se permet quelque écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime,
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs.
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.

Des plus rians objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés votre art nous dédommage;
Par d'aimables aspects, de riches ornemens,
De ce vivant poème épisodes charmans.
Ici vous m'offrirez des antres verds & sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence & les ombres.
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux.
Tantôt dans le lointain confuse & fugitive,
Se déploie une immense & noble perspective.
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature & vous richement embelli,
Plein d'ombres & de fleurs, & d'un luxe champêtre,
Semble dire: » Arrêtez; où pouvez-vous mieux être »?
Soudain la scène change: au lieu de la gaieté,
C'est la mélancolie & la tranquillité;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
Quelquefois, rejettant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'instans, hélas! & si chers & si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces tems où le ramène
Le regret du bonheur, & même de la peine.
Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.

amais rien de hardi dans leurs froids payſages:
'ar-tout de frais berceaux & d'élégans bocages,
'oujours des fleurs, toujours des feſtons; c'eſt toujours
lu le temple de Flore, ou celui des Amours.
eur gaieté monotone à la fin m'importune.
lais vous, oſez ſortir de la route commune.
nventez, haſardez des contraſtes heureux;
)es effets oppoſés peuvent s'aider entr'eux.
mitez Le Pouſſin. Aux fêtes bocagères
l nous peint des bergers & de jeunes bergères,
es bras entrelacés danſant ſous des ormeaux,
t près d'eux une tombe où ſont écrits ces mots:
t moi, je fus auſſi paſteur dans l'Arcadie.
e tableau des plaiſirs, du néant de la vie,
emble dire: « Mortels, hâtez-vous de jouir;
eux, danſes & bergers, tout va s'évanouir ».
t dans l'ame attendrie, à la vive alégreſſe
uccède par degrés une douce triſteſſe.
Imitez ces effets. Dans de rians tableaux
e craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux;
)'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
h! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
oin d'un monde léger venez donc à vos pleurs,
enez aſſocier les bois, les eaux, les fleurs.
out devient un ami pour les ames ſenſibles;
)éjà, pour l'embraſſer de leurs ombres paiſibles
e penchent ſur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le ſombre ſapin; & toi, triſte cyprès,

Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre;
Ta tige chère au cœur mélancolique & tendre,
Laisse la joie au myrte & la gloire au laurier;
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier
Je le sais; mais ton deuil compâtit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier dans ces objets touchans
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice.
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau.
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal.
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours.
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, & ne jette un triste & long regard,

A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui de son raug faisant rougir le sort ;
Servit son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille :
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;
Tracez-y ses vertus & les pleurs du hameau ;
Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté ;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie & ses habits de fête ;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la premiere y jetta quelques fleurs.

Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmans.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens ;
Ce sont d'heureux réduits, qui parmi la verdure
Offrent sous mille aspects leur riante parure.
Mais j'en permets l'usage, & j'en proscris l'abus.

Bannissez des jardins tout cet amas confus

D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, & kiosk, & pagode,
Ces bâtimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,
Chaos d'architecture, & sans but & sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement,
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas?
Il lui doit sa richesse; & ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme! A ce seul nom les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez: de vos oiseaux j'entends déja les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour. Mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois & simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idyle.
Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejetté.

N'allez pas déguiser vos pressoirs & vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille & retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
Sans honte à mes regards osent ici paroître.
Sur-tout, des animaux que le tableau mouvant
Au-dedans, au-dehors lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée & la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toîts.
Que d'oiseaux différens & d'instinct & de voix,
Habitans sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, & sultan sans mollesse,
A son serrail aîlé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, & l'empire, & la gloire,
Aime, combat; triomphe, & chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux & leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, & jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagere
A-peine a reparu ; la nation légère
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toîts
En tourbillons bruyans descend toute à la fois :

La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
D'autres, toujours chassés & revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, & jusques dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, & non pas magnifique.
Que lui font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairoit davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux ;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,
Et deux coqs amoureux à la discorde en proie,
Te feroient dire encore : Amour, tu perdis Troie » !
Ainsi nous plaît la ferme & son air animé.

Dans cet autre réduit, quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles !
Là, sont des animaux, étrangères merveilles.
Là, dans un doux exil vivant emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez point rechercher les espèces bizarres.
Préférez les plus beaux, & non pas les plus rares.
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,

L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade,
Logez plus richement ces oiseaux de parade;
Eux-mêmes sont un luxe, & puisque leur beauté
Rachette à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillans que les prisons soient belles.
Sur-tout, ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne, & languit dans nos fers.
Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol, & l'éclair de ses yeux?
Rendez-lui le soleil & la voûte des cieux:
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Mais tandis qu'étalant leur parure étrangère,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toîts
Où, de même exilés & ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre.
Entourez d'un air doux ces frêles nourrissons.
Mais vainqueurs des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature.
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps.
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toîts, ces abris transparens
Recéler des climats les tributs différens,

Cet aſyle enhardit le jaſmin d'Ibérie,
La pervenche frileuſe oublier ſa patrie,
Et le jaune ananas par ces chaleurs trompé
Vous livrer de ſon fruit le tréſor uſurpé.
Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs agréables hoſpices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux?
Sous ces ſaules que baigne une onde ſalutaire,
Je placerois du bain l'aſyle ſolitaire.
Plus loin, une cabane où règne la fraîcheur
Offriroit les filets & la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce ſolitude;
J'y conſacre un aſyle aux Muſes, à l'étude.
Dans ce majeſtueux & long enfoncement
J'ordonne un obéliſque, auguſte monument.
Il s'élève, & j'écris ſur la pierre attendrie:
A nos braves Marins, mourans pour la Patrie.
  Ainſi vos bâtimens, vos aſyles divers
Ne ſeront point oiſifs, ne ſeront point déſerts.
Au ſite aſſortiſſez leur figure, leur maſſe.
Que chacun avec goût établi dans ſa place,
Jamais trop reſſerré, jamais trop étendu,
N'éclipſe point la ſcène, & n'y ſoit point perdu.
  Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté dans un lieu ſolitaire
Peint mieux la ſolitude encor & l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expreſſion.

N'allez pas au grand jour offrir un hermitage.
Ne cachez point un temple au fond d'un bois ſauvage ;
Un temple veut paroître au penchant d'un côteau.
Son ſite aérien répand dans le tableau
l'éclat, la majeſté, le mouvement, la vie.
Je crois voir un aſpect de la belle Auſonie.
Telle eſt des bâtimens la grace & la beauté.
Mais de ces monumens la brillante gaieté,
Et leur luxe moderne, & leur fraîche jeuneſſe,
Des antiques débris valent-ils la vieilleſſe ?
L'aſpect déſordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoreſque attache les regards.
Par eux le cours des ans eſt marqué ſur la terre.
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils inſtruiſent toujours, conſolent quelquefois.
Ces maſſes qui du tems ſentent auſſi le poids,
Enſeignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au ſort. Telle jadis Carthage
Vit ſur ſes murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris ſe conſoloient entr'eux.
Liez donc à vos plants ces vénérables reſtes.
Et toi, qui m'égarant dans ces ſites agreſtes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des ſentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O ſœur de la Peinture, aimable Poéſie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie :
Viens préſenter au goût ces riches accidens,
Que de ſes lentes mains a deſſinés le temps.

Tantôt, c'est une antique & modeste chapelle,
Saint asyle, où jadis dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
Venoient pour les moissons implorer l'Éternel.
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt, c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses crenaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde & d'alarmes,
Vit les grands coups de lance & les nobles faits d'armes
De nos preux Chevaliers, des Baïards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris,
Ces débris, cette mâle & triste architecture,
Qu'environne une fraîche & riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères,
Saisissez ce contraste, & déployez aux yeux
Ce tableau doux & fier, champêtre & belliqueux.
Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.

Le ſaint recueillement, la paiſible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le ſilence.
La mouſſe de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel uſés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce ſombre & profond ſanctuaire
Où peut-être des cœurs en ſecret malheureux
A l'inflexible autel ſe plaignoient de leurs nœuds,
Et pour des ſouvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion déroboient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce ſéjour ſacré.
Là, dans la ſolitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour ſombre,
D'une Héloïſe en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces reſtes précieux,
Auguſtes ou touchans, profanes ou pieux.
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces reſtes d'un château qui n'éxiſta jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, & cette tour gothique,
Ayant l'air délabré ſans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuiſſant & groſſier.
Je crois voir cet enfant triſtement grimacier,
Qui jouant la vieilleſſe & ridant ſon viſage,
Perd, ſans paroître vieux, les graces du jeune âge.
Mais un débris réel intéreſſe mes yeux.
Jadis contemporain de nos ſimples aïeux,

J'aime à l'interroger, je me plais à le croire.
Des peuples & des temps il me redit l'hiſtoire.
Plus ces temps ſont fameux, plus ces peuples ſont grands,
Et plus j'admirerai ces reſtes impoſans.
Ô champs de l'Italie! ô campagne de Rome,
Où dans tout ſon orgueil gît le néant de l'homme!
C'eſt là que des débris fameux par de grands noms,
Pleins de grands ſouvenirs & de hautes leçons,
Vous offrent ces aſpects, tréſors des payſages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Diſperſant, déchirant de précieux lambeaux,
Jettant temple ſur temple, & tombeaux ſur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidelle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
Leur maſſe indeſtructible a fatigué le temps.
Des fleuves ſuſpendus ici mugiſſoit l'onde;
Sous ces portes paſſoient les dépouilles du monde;
Par-tout confuſément dans la pouſſière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Céſars,
Tandis que de Virgile, & d'Ovide, & d'Horace,
La douce illuſion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiſte des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces reſtes divins!
Déjà la main du temps ſourdement le ſeconde;
Déjà ſur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature ſe plaît à reprendre ſes droits.
Au lieu même ou Pompée, heureux vainqueur des Rois
Étaloit,

Étaloit tant de faſte, ainſi qu'aux jours d'Évandre,
La flûte des bergers revient ſe faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux ſuſpendus,
L'orgueilleux obéliſque au loin couché ſur l'herbe,
L'humble ronce embraſſant la colonne ſuperbe;
Ces forêts d'arbriſſeaux, de plantes, de buiſſons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en feſtons;
Par le ſouffle des vents ſemés ſur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, & le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec ſoupleſſe,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieilleſſe.
Que ſi vous n'avez pas ces reſtes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivans, déïtés des vieux âges,
Où l'art ſeul fut divin & força les hommages?
Je ſais qu'un goût ſévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs & des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène & dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante Féerie.
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs & bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois & vos vergers?
Sans Pomone, vos fruits oſeront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chaſſer Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore eſt le culte des arts.

Mais que l'art ſoit parfait ; loin des jardins qu'on chaſſe
Ces dieux ſans majeſté, ces déeſſes ſans grace.
A chaque déïté choiſiſſez ſon vrai lieu.
Qu'un dieu n'uſurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laiſſez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à ſec ſe mèlent aux Dryades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roſeaux,
Et dont l'urne poudreuſe eſt l'abri des oiſeaux ?
Otez-moi ces lions & ces tigres ſauvages :
Ces monſtres me font peur, même dans leurs images ;
Et ces triſtes Céſars, cent fois plus monſtres qu'eux,
Aux portes des boſquets ſentinelles affreux,
Qui tout hideux encor de ſoupçons & de crimes,
Semblent encor de l'œil déſigner leurs victimes,
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant ſéjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux conſacrés à leur apothéoſe,
Créez un Élyſée où leur ombre repoſe.
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verds,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente ſe plaiſe à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du ſoir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons ſoit l'aſtre de ces lieux.
Leur tranquille beauté, ſous ce dais de verdure
De ces marbres chéris la blancheur tendre & pure,
Ces grands hommes, leur calme & ſimple majeſté,
Cette eau ſilencieuſe, image du Léthé,

Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux & de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles:
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux;
Placez-y les amis des hommes & des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur des lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs;
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France & l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribu d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre Roi, digne d'être le sien.

Hélas! de quoi lui ſert que deux fois ſon audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul ſur les vaſtes mers ſon vaiſſeau fut ſacré;
Que pour lui ſeul la guerre oubliât ſes ravages?
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux ſauvages.
Vous qui pleurez ſa mort, fiers enfans d'Albion,
Imitez, il eſt temps, ſa noble ambition,
Pourquoi dans vos égaux cherchez-vous des eſclaves;
Portez leur des bienfaits & non pas des entraves.
Le front ceint de lauriers cueillis par les François,
La victoire aujourd'hui ſollicite la paix.
Deſcends, aimable paix, ſi long-temps attendue,
Deſcends; que ta préſence à l'univers rendue,
Embelliſſe les lieux qu'ont célébrés mes vers;
Viens; forme un peuple heureux de cent peuples divers,
Rends l'abondance aux champs, rends le commerce aux ondes
Et la vie aux beaux arts, & le calme aux deux mondes.

FIN.

NOTES

DU PREMIER CHANT

DU POÈME DES JARDINS.



(*PAGE* 12, *vers* 8.)

Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore.
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore;
Les roses m'ouvriroient leurs calices brillans;
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs.
Du persil toujours verd, des pâles chicorées
Ma muse abreuveroit les tiges altérées.
Je courberois le lierre & l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple & très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile & l'agréable. C'est à la fois le verger, le potager & le parterre. Mais c'est-là le jardin d'un habitant

ordinaire des champs, tel qu'un ſage, avec des goûts ſimples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poète qui le décrit, eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Craſſus, des Pompées & des Céſars, avoit remplis des richeſſes de l'Aſie & des dépouilles de l'univers.

(*Page* 12, *vers* 19.)

Du ſimple Alcinoüs le luxe encor ruſtique
Décoroit un verger.

C'eſt un monument précieux de l'antiquité & de l'hiſtoire des jardins, que la deſcription que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naiſſance de l'art; que tout ſon luxe conſiſte dans l'ordre & la ſymmétrie, dans la richeſſe du ſol & dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il eſt orné: & tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir; & non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

(*Page* 12, *vers* 20.)

D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins ſuſpendus exiſtoient encore en partie ſeize ſiècles après leur création, & firent l'étonnemens d'Alexandre, à ſon entrée dans Babylone.

(Ibid. *vers* 21.)

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût & de la forme des jardins Romains, dans une lettre de Pline le Jeune, & je crois faire plaisir au lecteur en la rapportant ici. On verra qu'on y connoissoit déja l'art de tailler les arbres, & de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux ; que l'architecture & le luxe des édifices étoient un des principaux ornemens de leur parcs ; mais que tous avoient un objet d'utilité : ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

» La maison, quoique bâtie au bas de la colline, » a la même vue que si elle étoit placée au sommet. » Cette colline s'élève par une pente si douce, que » l'on s'apperçoit que l'on est monté, sans avoir » senti que l'on montoit. Derriere la maison est » l'Appennin, mais assez éloigné. Dans les jours les » plus calmes & les plus sereins, elle en reçoit des » haleines de vent, qui n'ont plus rien de violent » & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur force » en chemin. Son exposition est presqu'entièrement » au midi, & semble inviter le soleil, en été vers » le milieu du jour, en hiver un peu plutôt, à venir » dans une galerie fort large, & longue à proportion.

» La maison est composée de plusieurs pavillons.
» L'entrée est à la manière des anciens. Au-devant
» de la galerie on voit un parterre, dont les diffé-
» rentes figures sont tracées avec du buis. Ensuite est
» un lit de gazon peu élevé, & autour duquel le buis
» représente plusieurs animaux qui se regardent. Plus
» bas, est une pièce couverte d'acanthes, si doux &
» si tendres sous les pieds, qu'on ne les sent presque
» pas. Cette pièce est enfermée dans une promenade
» environnée d'arbres, qui, pressés les uns contre
» les autres, & diversement taillés, forment une
» palissade. Auprès est une allée tournante en forme
» de cirque, au-dedans de laquelle on trouve du buis
» taillé de différentes façons, & des arbres que l'on
» a soin de tenir bas. Tout cela est fermé de murailles
» sèches, qu'un buis étagé couvre & cache à la vue.
» De l'autre côté, est une prairie qui ne plaît guères
» moins par ses beautés naturelles, que toutes les
» choses dont je viens de parler, par les beautés
» qu'elles empruntent de l'art. Ensuite sont des pièces
» brutes, des prairies & des arbrisseaux. Au bout
» de la galerie est une salle à manger, dont la porte
» donne sur l'extrêmité du parterre, & les fenêtres
» sur les prairies & sur une grande partie des pièces
» brutes. Par ces fenêtres, on voit de côté le par-
» terre, & ce qui de la maison même s'avance en
» saillie, avec le haut des arbres du manège. De
» l'un des côtés de la galerie & vers le milieu, on entre

» dans un appartement qui environne une petite cour
» ombragée de quatre planes, au milieu desquels est
» un bassin de marbre, d'où l'eau qui se dérobe,
» entretient, par un doux épanchement, la fraî-
» cheur des planes & des plantes qui sont au-dessous.
» Dans cet appartement, est une chambre à coucher.
» La voix, le bruit, ni le jour n'y pénètrent point:
» elle est accompagnée d'une salle où l'on mange
» d'ordinaire, & quand on veut être en particulier
» avec ses amis. Une autre galerie donne sur cette
» petite cour & a toutes les mêmes vues que la galerie
» que je viens de décrire. Il y a encor une chambre,
» qui, pour être proche de l'un des planes, jouit tou-
» jours de la verdure & de l'ombre. Elle est revêtue
» de marbre tout autour à hauteur d'appui; & au défaut
» du marbre, est une peinture qui représente des feuil-
» lages & des oiseaux sur des branches, mais si déli-
» catement, qu'elle ne cède point à la beauté du
» marbre même. Au-dessous est une petite fontaine
» qui tombe dans un bassin, d'où l'eau, en s'écoulant
» par plusieurs petits tuyaux, forme un agréable
» murmure. D'un coin de la galerie, on passe dans
» une grande chambre, qui est vis-à-vis la salle à
» manger: elle a ses fenêtres d'un côté sur le par-
» terre, de l'autre sur la prairie; & immédiatement
» au-dessous de ces fenêtres, est une pièce d'eau qui
» réjouit également les yeux & les oreilles: car l'eau,
» en y tombant de haut dans un grand bassin de
» marbre, paroît toute écumante, & forme je ne sais

» quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre est fort
» chaude en hiver, parce que le soleil y donne de
» toutes parts. Tout auprès est un poële, qui sup-
» plée à la chaleur du soleil, quand les nuages le
» cachent. De l'autre côté est une salle où l'on se
» deshabille pour prendre le bain. Elle est grande &
» fort gaie. Près de là, on trouve la salle du bain
» d'eau froide, où est une baignoire très-spacieuse
» & assez sombre. Si vous voulez vous baigner plus
» au large & plus chaudement, il y a dans la cour
» un bain, & tout auprès un puits, d'où l'on peut
» avoir de l'eau froide quand la chaleur incommode.
» A côté de la salle du bain froid, est celle du bain
» tiède, que le soleil échauffe beaucoup, mais moins
» que celle du bain chaud, parceque celle-ci sort en
» saillie. On descend dans cette dernière salle par
» trois escaliers, dont deux sont exposés au grand
» soleil; le troisième en est plus éloigné, & n'est
» pourtant pas plus obscur. Au-dessus de la chambre
» où l'on quitte ses habits pour le bain, est un jeu
» de paume, où l'on peut prendre différentes sortes
» d'exercices, & qui pour cela est partagé en plu-
» sieurs réduits. Non loin du bain, est un escalier
» qui conduit dans une galerie fermée, & auparavant
» dans trois appartemens, dont l'un voit sur la
» petite cour ombragée de planes, l'autre sur la
» prairie, le troisième sur des vignes; ensorte
» que son exposition est aussi différente que ses vues.
» A l'extrêmité de la galerie fermée, est une chambre

» prise dans la galerie même, & qui regarde le manège, » les villes, les montagnes. Près de cette chambre, en » est une autre fort exposée au soleil, sur-tout pen» dant l'hiver. De-là, on entre dans un appartement » qui joint le manège à la maison. Voilà la façade » & son aspect. A l'un des côtés, qui regarde le midi, » s'élève une galerie fermée, d'où l'on ne voit pas » seulement les vignes, mais d'où l'on croit les tou» cher. Au milieu de cette galerie, on trouve une » salle à manger, où les vents qui viennent de l'Ap» pennin, répandent un air fort sain. Elle a vue par » de très-grandes fenêtres sur les vignes, & encore » sur les mêmes vignes, par deux portes à deux » battans, d'où l'œil traverse la galerie. Du côté » où cette salle n'a point de fenêtres, est un es» calier dérobé, par où l'on sert à manger. A l'ex» trêmité, est une chambre, à qui la galerie ne fait » pas un aspect moins agréable que les vignes. Au» dessous, est une galerie presque souterraine, & si » fraîche en été, que, contente de l'air qu'elle ren» ferme, elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre. » Après ces deux galeries fermées, est une salle à » manger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant » midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle » conduit à deux appartemens : l'un est composé de » quatre chambres, l'autre de trois, qui, selon que » le soleil tourne, jouissent ou de ses rayons ou de » l'ombre. Au-devant de ces bâtimens si bien enten-

» dus & si beaux, est un vaste manège. Il est ouvert
» par le milieu, & s'offre d'abord tout entier à la
» vue de ceux qui entrent : il est entouré de planes
» & ces planes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut
» de ces arbres est vert de son propre feuillage, &
» le bas est verd d'un feuillage étranger. Ce lierre
» court autour du tronc & des branches, & passant
» d'un plane à l'autre, les lie ensemble. Entre ces
» planes sont des buis, & ces buis sont par déhors
» environnés de lauriers, qui mêlent leur ombrage
» à celui des planes. L'allée du manège est droite ;
» mais à son extrêmité elle change de figure, & se
» termine en demi-cercle. Ce manège est entouré &
» couvert de cyprès qui en rendent l'ombre & plus
» épaisse & plus noire. Les allées en rond qui sont
» au-dedans (car il y en a plusieurs les unes dans les
» autres), reçoivent un jour très-pur & très clair.
» Les roses s'y offrent par-tout, & un agréable soleil
» y corrige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au
» sortir de ces allées rondes & redoublées, on rentre
» dans l'allée droite qui, des deux côtés, en a beau-
» coup d'autres, séparées par des buis. Là, est une
» petite prairie ; ici, le buis même est taillé en mille
» figures différentes, quelquefois en lettres qui ex-
» priment tantôt le nom du maître, tantôt celui de
» l'ouvrier. Entre les buis, vous voyez successivement
» de petites pyramides & des pommiers ; & cette
» beauté rustique d'un champ que l'on diroit avoir

» été tout-à-coup transporté dans un endroit si peigné,
» est rehaussée vers le milieu par des planes, que l'on
» tient fort bas des deux côtés. De-là vous entrez
» dans une pièce d'acanthe flexible, & qui se répand,
» où l'on voit encore quantité de figures & de noms
» que les plantes expriment. A l'extrêmité, est un
» lit de repos de marbre blanc, couvert d'une treille
» soutenue par quatre colonnes de marbre de Cariste.
» On voit l'eau tomber de dessous ce lit, comme si
» le poids de ceux qui se couchent, l'en faisoit sortir.
» De petits tuyaux la conduisent dans une pierre
» taillée exprès; & de-là elle est reçue dans un bassin
» de marbre, d'où elle s'écoule si imperceptiblement &
» si à-propos, qu'il est toujours plein, & pourtant
» ne déborde jamais. Quand on veut manger en ce
» lieu, on range les mets les plus solides sur les bords
» de ce bassin, & on met les plus légers dans des vases
» qui flottent sur l'eau tout autour de vous, & qui
» sont faits, les uns en navires, les autres en oiseaux.
« A l'un des côtés est une fontaine jaillissante, qui
» reçoit dans sa source l'eau qu'elle en a jettée: car,
» après avoir été poussée en haut, elle retombe sur
» elle-même, & par deux ouvertures qui se joignent,
» elle descend & remonte sans cesse. Vis-à-vis du lit
» de repos, est une chambre qui lui donne autant
» d'agrémens qu'elle en reçoit de lui. Elle est toute
» brillante de marbre; ses portes sont entourées &
» comme bordées de verdure. Au-dessus & au-dessous
» des fenêtres hautes & basses, on ne voit aussi que

» verdure de toutes parts. Auprès, est un autre petit
» appartement qui semble s'enfoncer dans la même
» chambre, & qui en est pourtant séparé. On y trouve
» un lit, & quoique cet appartement soit percé de
» fenêtres par-tout, l'ombrage qui l'environne, le
» rend sombre. Une agréable vigne l'embrasse de ses
» feuillages, & monte jusqu'au faîte : à la pluie près,
» que vous n'y sentez point, vous croyez être cou-
» ché dans un bois. On y trouve aussi une fontaine
» qui se perd dans le lieu même de sa source. En dif-
» férens endroits sont placés des sièges de marbre,
» propres (ainsi que la chambre) à délasser de la
» promenade. Près de ces sièges sont de petites fon-
» taines; & par-tout le manège vous entendez le doux
» murmure des ruisseaux, qui, dociles à la main de
» l'ouvrier, se laissent conduire par de petits canaux
» où il lui plaît. Ainsi on arrose, tantôt certaines
» plantes, tantôt d'autres: quelquefois on les arrose
» toutes. J'aurois fini, il y auroit long-temps, de
» peur de paroître entrer dans un trop grand détail;
» mais j'avois résolu de visiter tous les coins & recoins
» de ma maison avec vous. Je me suis imaginé que ce
» qui ne vous ne seroit pas ennuyeux à voir, ne
» vous le seroit pas à lire ».

(*Page* 14, *vers* 7.)

Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre.

Belœil est une maison de plaisance de M. le Prince de Ligne.

(Ibid. *vers* 9.)

Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets pittoresques; Mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, & sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

(Ibid. *vers* 13.)

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

Montreuil est un jardin charmant de Mad. la Princesse de Guéméné sur la route de Paris à Versailles.

(Ibid. *vers* 14.)

Maupertuis, le Desert, Rincy, Limours.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de *l'Élysée*, appartient à M. le Marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mêlange heureux de collines & de vallons font un beau lieu, l'Élysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à Monseigneur le Duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par Mad. la Comtesse de Brionne, & a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

(Ibid. *vers* 17.)

Semblable à son auguste & jeune déïté,
Trianon joint la grace avec la majesté.

Le petit Trianon, jardin de la Reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

(Ibid. *vers* 20.)

Et toi d'un Prince aimable ô l'asyle fidèle!
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle* qui a été composé avec beaucoup d'esprit pour Monseigneur le Comte d'Artois, & qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant, qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare *.

(*Page* 24, *vers* 24)

Que votre art les promette, & que l'œil les espère;
Promettre, c'est donner, espérer c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître

* Je n'ai pas pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être ; & de ce nombre sont *La Falaise*, *Morfontaine*, *Roissy*, *La Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues & de sa situation.

charmante

(Page 25, vers 16.)

Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.

Kent, architecte & dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célèbre d'Angleterre, qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, & l'ouvrage dont il est tiré, est fort rare.

» Les jardins que j'ai vus à la Chine (dit M. Chambers) étoient très-petits. Leur ordonnance cependant, & ce que j'ai pu recueillir des diverses conversations que j'ai eues sur ce sujet avec un fameux peintre Chinois, nommé *Lepqua*, m'ont donné, si je ne me trompe, une conoissance des ideés de ces peuples sur ce sujet.

» La nature est leur modèle & leur but est de l'imiter dans toutes ses belles irrégularités. D'abord ils examinent la forme du terrein : s'il est uni, ou en pente : s'il y a des collines ou des montagnes s'il est étendu ou resserré, sec ou marécageux : s'il abonde en rivières & en sources, ou si le manque d'eau s'y fait sentir. Ils font une grande attention à ces diverses circonstances & choisissent les arrangemens qui conviennent le mieux avec la nature du

» terrein, qui exigent le moins de frais, cachent ses dé-
» fauts, & mettent dans le plus beau jour tous ses avan-
» tages.

» Comme les Chinois n'aiment pas la promenade,
» on trouve rarement chez eux les avenues, ou les
» allées spacieuses des Jardins de l'Europe. Tout le
» terrein est distribué en une variété de scènes; &
» des passages tournans, ouverts au milieu des bos-
» quets, vous font arriver aux différens points de
» vue, chacun desquels est indiqué par un siège, par
» un édifice ou par quelque autre objet.

» La perfection de leurs jardins consiste dans le
» nombre, dans la beauté & dans la diversité de
» ces scènes. Les jardiniers Chinois, comme les
» peintres Européens, ramassent dans la nature les
» objets les plus agréables, & tâchent de les com-
» biner de manière que, non-seulement ils paroissent
» séparément avec le plus d'éclat, mais même que
» par leur union, ils forment un tout agréable &
» frappant.

» Leurs artistes distinguent trois différentes espèces
» de scènes, auxquelles ils donnent les noms de riantes,
» d'horribles & d'enchantées. Cette derniere déno-
» mination répond à ce qu'on nomme scène de roman,
» & nos Chinois se servent de divers artifices pour
» y exciter la surprise. Quelquefois ils font passer
» sous terre une rivière, ou un torrent rapide, qui,
» par son bruit turbulent, frappe l'oreille, sans

» qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autrefois » ils disposent les rocs, les bâtimens, & les autres » objets qui entrent dans la composition, de manière » que, le vent passant au travers des interstices & » des concavités qui y sont ménagées pour cet effet, » forme des sons étrangers & singuliers. Ils mettent » dans ces compositions, les espèces les plus extraor- » dinaires d'arbres, de plantes & de fleurs : ils y » forment des échos artificiels & compliqués, ils y » tiennent différentes sortes d'oiseaux & d'animaux » monstrueux.

» Les scènes d'horreur présentent des rocs suspen- » dus, des cavernes obscures, & d'impétueuses cata- » ractes qui se précipitent de tous les côtés du haut » des montagnes ; les arbres sont difformes & semblent » brisés par la violence des tempêtes. Ici on en voit » de renversés qui interceptent le cours des torrens, » & paroissent avoir été emportés par la fureur des » eaux. Là, il semble que, frappés de la foudre, ils » ont été brûlés & fendus en pièces. Quelques-uns » des édifices sont en ruines ; quelques autres consu- » més à demi par le feu : quelques chétives cabanes, » dispersées çà & là sur les montagnes, semblent indi- » quer à la fois l'existence & la misère des habitans. A » ces scènes il en succède communément de riantes. » Les artistes Chinois savent avec quelle force l'ame » est affectée par les contrastes, & ils ne manquent » jamais de ménager des transitions subites & de frap-

» pantes oppofitions de formes, de couleurs & d'om-
» bres. Auffi des vues bornées vous font-ils paffer à
» des perfpectives étendues ; des objets d'horreur,
» à des fcènes agréables ; & des lacs & des rivières,
» aux plaines, aux côteaux & aux bois. Aux cou-
» leurs fombres & triftes, ils en oppofent de bril
» lantes, & des formes fimples, aux compliquées
» diftribuant, par un arrangement judicieux, les
» diverfes maffes d'ombre & de lumiere ; de telle
» forte que la compofition paroît diftincte dans fes
» parties, & frappante en fon tout.

» Lorfque le terrein eft étendu, & qu'on y peut faire
» entrer une multitude de fcènes, chacune eft ordi-
» nairement appropriée à un feul point de vue. Mais
» lorfque l'efpace eft borné, & qu'il ne permet pas
» affez de variété, on tâche de remédier à ce défaut
» en difpofant les objets de manière qu'ils produifent
» des repréfentations différentes, fuivant les divers
» points de vue : & fouvent l'artifice eft pouffé
» au point, que ces repréfentations n'ont entr'elles
» aucune reffemblance.

» Dans les grands jardins, les Chinois fe ménagent
» des fcènes différentes pour le matin, le midi & le
» foir, & ils élèvent, aux points de vue convenables,
» des édifices propres au divertiffement de chaque
» partie du jour. Les petits jardins où, comme nous
» l'avons vu, un feul arrangement produit plufieurs
» repréfentations, préfentent, de la même manière

» aux divers points de vue, des bâtimens, qui, par » leur usage indiquent le point du jour le plus propre » à jouir de la scène dans sa perfection.

» Comme le climat de la Chine est excessivement » chaud, les habitans emploient beaucoup d'eau à » leurs jardins. Lorsqu'ils sont petits, & que la situa- » tion le permet, souvent tout le terrein est mis sous » l'eau, & il n'y reste qu'un petit nombre d'isles & de » rocs. On fait entrer dans les jardins spacieux des lacs » étendus, des rivières & des canaux. On imite la nature » en diversifiant, à son exemple, les bords des riviè- » res & des lacs. Tantôt ces bords sont arides & gra- » veleux; tantôt ils sont couverts de bois jusqu'au » bord de l'eau, plats en quelques endroits, & ornés » d'arbrisseaux & de fleurs. Dans d'autres, ils se » changent en rocs escarpés qui forment des caver- » nes, où une partie de l'eau se jette avec autant de » bruit que de violence. Quelquefois vous voyez des » prairies remplies de bétail, ou des champs de riz » qui s'avancent dans des lacs, & qui laissent entr'eux » des passages pour les vaisseaux : d'autres fois, ce » sont des bosquets pénétrés en divers endroits par » des rivières & des ruisseaux capables de porter » des barques. Ces rivages sont couverts d'arbres, » dont les branchages s'étendent, se joignent & » forment en quelques endroits des berceaux, sous » lesquels les bateaux passent. Vous êtes ainsi ordi- » nairement conduit à quelque objet intéressant, à

» un superbe bâtiment placé au sommet d'une mon-
» tagne coupée en terrasses : à un casin situé au milieu
» d'un lac : à une cascade, à une grotte divisée en
» divers appartemens : à un rocher artificiel, ou à
» quelque autre composition semblable.

» Les rivières suivent rarement la ligne droite;
» elles serpentent & sont interrompues par diverses
» irrégularités. Tantôt elles sont étroites, bruyantes
» & rapides : tantôt lentes, larges & profondes. Des
» roseaux & d'autres plantes & fleurs aquatiques,
» entre lesquels se distingue le *lien-hoa*, qu'on estime
» le plus, se voient & dans les rivières & dans les
» lacs. Les Chinois y construisent souvent des *moulins*
» & d'autres machines hydrauliques, dont le mouve-
» ment sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand
» nombre de bateaux, de forme & de grandeur diffé-
» rentes. Leurs lacs sont semés d'isles, les unes stè-
» riles & entourées de rochers & d'écueils : les autres
» enrichies de tout ce que la nature & l'art peuvent
» fournir de plus parfait. Ils y introduisent aussi des
» rocs artificiels, & ils surpassent toutes les autres
» nations dans ce genre de composition. Ces ouvrages
» forment chez eux une profession distincte. On trouve
» à Canton, & probablement dans la plupart des
» autres villes de la Chine, un grand nombre d'ar-
» tisans constamment occupés à ce métier. La pierre
» dont ils se servent pour cet usage, vient des côtes
» méridionales de l'Empire ; elle est bleuâtre & usée

» par l'action des ondes, en formes irrégulières. On
» pousse la délicatesse fort loin dans le choix de
» cette pierre. J'ai vu donner plusieurs taëls pour
» un morceau de la grosseur du poing, lorsque la
» figure en étoit belle & la couleur vive. Ces mor-
» ceaux choisis s'emploient pour les paysages des
» appartemens. Les plus grossiers servent aux jar-
» dins, & étant joints par le moyen d'un ciment
» bleuâtre. ils forment des rocs d'une grandeur con-
» sidérable. J'en ai vu qui étoient extrêmement beaux
» & qui montroient dans l'artiste une élégance de
» goût peu commune. Lorsque ces rocs sont grands,
» on y creuse des cavernes & des grottes avec des
» ouvertures, au travers desquelles on apperçoit des
» lointains. On y voit en divers endroits des arbres,
» des arbrisseaux, des ronces & des mousses, & sur
» leur sommet, on place de petits temples & d'au-
» tres bâtimens, où l'on monte par le moyen de dé-
» grés raboteux & irréguliers, taillés dans le roc.

» Lorsqu'il se trouve assez d'eau, & que le terrein
» est convenable, les Chinois ne manquent point de
» former des cascades dans leurs jardins. Il y évitent
» toute sorte de régularités, imitant les opérations
» de la nature dans ces pays montagneux. Les eaux
» jaillissent des cavernes & des sinuosités des rochers,
» Ici paroît une grande & impétueuse cataracte. Là,
» c'est une multitude de petites chûtes. Quelquefois
» la vue de la cascade est interceptée par des arbres,

» dont les feuilles & les branches ne permettent que
» par intervalles, de voir les eaux qui tombent le
» long des côtés de la montagne. D'autres fois au-dessus
» de la partie la plus rapide de la cascade, sont jettés
» d'un roc à l'autre, des ponts de bois grossièrement
» faits; & souvent le courant des eaux est interrompu
» par des arbres & des monceaux de pierres que la
» violence du torrent semble y avoir transportés.

» Dans les bosquets, les Chinois varient toujours
» les formes & les couleurs des arbres, joignant
» ceux dont les branches sont grandes & touffues,
» avec ceux qui s'élèvent en pyramide, & les verds
» foncés avec les verds gais. Ils y entremêlent des
» arbres qui portent des fleurs, parmi lesquels il y
» en a plusieurs qui fleurissent la plus grande partie
» de l'année. Entre leurs arbres favoris, est une es-
» pèce de saule. On le trouve toujours parmi ceux
» qui bordent les rivières & les lacs, & ils sont plan-
» tés de manière que leurs branches pendent sur
» l'eau. Les Chinois introduisent aussi des troncs
» d'arbres, tontôt debout, tantôt couchés sur la
» terre, & ils poussent fort loin la délicatesse sur
» leurs formes, sur la couleur de leur écorce, &
» même sur leur mousse.

» Rien de plus varié que les moyens qu'ils em-
» ploient pour exciter la surprise. Ils vous condui-
» sent quelquefois au travers de cavernes & d'allées
» sombres, au sortir desquelles vous vous trouvez su-

» bitement frappé de la vue d'un payſage délicieux, » enrichi de tout ce que la nature peut fournir de » plus beau. D'autres fois on vous mène par des » avenues & par des allées qui diminuent & qui de- » viennent raboteuſes peu-à-peu. Le paſſage eſt enfin » tout-à-fait interrompu ; des buiſſons, des ronces » & des pierres le rendent impraticable, lorſque » tout d'un coup s'ouvre à vos yeux une perſpective » riante & étendue, qui vous plaît d'autant plus, que » vous vous y étiez moins atttendu.

» Un autre artifice de ces peuples, c'eſt de cacher » une partie de la compoſition par le moyen d'arbres » & d'autres objets intermédiaires ; ce qui excite la » curioſité du ſpectateur. Il veut voir de près & ſe » trouve, en approchant, agréablement ſurpris par » quelque ſcène inattendue, ou par quelque repré- » ſentation totalement oppoſée à ce qu'il cherchoit : » la terminaiſon des lacs eſt toujours cachée, pour » laiſſer à l'imagination de quoi s'exercer. La même » règle s'obſerve, autant qu'il eſt poſſible, dans » toutes les compoſitions Chinoiſes.

» Quoique les Chinois ne ſoient pas fort habiles » en optique, l'experience leur a cependant appris » que la grandeur apparente des objets diminue, & » que leurs couleurs s'affoibliſſent, à meſure qu'ils » s'éloignent de l'œil du ſpectateur. Ces obſervations » ont donné lieu à un artifice qu'ils mettent quel- » quefois en œuvre. Ils forment des vues en perſpec-

» tive, en introduisant des bâtimens, des vaisseaux
» & d'autres objets diminués à proportion de leur
» distance du point de vue. Pour rendre l'illusion
» plus frappante, ils donnent des teintes grisâtres
» aux parties éloignées de la composition, & ils plan-
» tent dans le lointain des arbres d'une couleur moins
» vive, & d'une hauteur plus petite que ceux qui
» paroissent sur le devant; de cette maniere, ce qui
» en soi-même est borné & peu considérable, devient
» en apparence grand & étendu.

» Ordinairement les Chinois évitent les lignes
» droites; mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils
» font quelquefois des avenues, lorsqu'ils ont quel-
» que objet intéressant à mettre en vue. Les chemins
» sont constamment taillés en ligne droite, à moins
» que l'inégalité du terrein, ou quelque autre obsta-
» cle, ne fournisse au moins un prétexte pour agir
» autrement. Lorsque le terrein est entièrement uni,
» il leur paroît absurde de faire une route qui ser-
» pente: car, disent-ils, c'est ou l'art ou le passage
» constant des voyageurs qui l'a faite; & dans l'un
» ou l'autre cas, il n'est pas naturel de supposer que
» les hommes voulussent choisir la ligne courbe, quand
» ils peuvent aller par la droite.

» Ce que nous nommons en Anglois *clump*, c'est-
» à-dire, peloton d'arbres, n'est point inconnu aux
» Chinois; mais ils ne le mettent pas en œuvre aussi
» souvent que nous. Jamais ils n'en occupent tout le

» terrein. Leurs jardiniers considèrent un jardin, » comme nos peintres considèrent un tableau; & les » premiers grouppent leurs arbres, de la même ma- » nière que les derniers grouppent leurs figures, les » uns & les autres ayant leurs masses principales & » secondaires ».

(*Page* 27, *vers* 14)

Pour chercher un ami qui me parle du cœur, &c.

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'Auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier & naturel qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil, est sans doute plus varié & d'un intérêt plus durable.

(Ibid. *vers* 21.)

Regardez dans Milton, &c.

Plusieurs Anglois prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre & quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irrégu-liers; & quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déja dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'au-torité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnifi-cence du plus grand Roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la na-ture naissante, & l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, & l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit, ni même imité Milton, qui a dû dé-crire Eden plus longuement que moi, & quelque hu-

miliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

. . . Eden, where delicious Paradise
. . . Crowns with her inclosure green,
As with a rural mound, the champain head
Of a steep wilderness: whose hairy sides
With thicket overgrown, grotesque and wild,
Access Deny'd : and over head up-grew
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar and pine, and fir, and Branching palm:
A sylvan scene! And as the rangs ascend
Shade above shade, a woody theatre
Of statelieft view. Yet higher than their tops
The verdurous wall of Paradise up sprung:
Which to our general Sire gave prospect large
Into his neather empire, Neighbouring round.
And higher than that wall a circling row
Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,
Blossoms and fruit, at once of golden hue
Appear'd, with gay ena-mel'd colors mix'd
. . . . In this pleasant soil
His far more pleasant Garden God ordain'd
Out ot the fertile ground he caus'd to grow
All trees of noblest Kind, for sight, smell, taste
And all amidst them stood the Tree of life
High eminent, blooming, ambrosial fruit

Of vegetable gold ; and next to life
Our Death , the Tree of Knowledge , grew faſtby :
Knowledge of good bought dear by Knowing ill !
Southward through Eden went à river large ,
Nor chang'd his courſe , but through the shaggy hill
Paſs'd underneath ingulf'd ; for God had thrown
That mountain , as his garden mound , high raiſed
Upon the rapid current , Which through veins
Of porous earth with Kindly thirſt up Drawn ,
Roſe a fresh fountain , and with many a rill
Water'd the garden ; thence united fell
Down the ſteep glade , and met the neather flood ,
Wich from his darkſome paſſage now appears :
And now divid'd into four main ſtreams ,
Runs diverſe , wand'ring many à famous realm
And country , Whereof here needs no account.
But rather to tell how (if art could tell
How) from that ſaphire fount the criſped brooks
Rowling an oriental pearl , and ſands of gold
With many error under pendent shades
Ran nectar , viſiting each plant , and fed
Flowers worthy of Paradiſe , which not nice art
In beds and curious Knots , but nature boon
Pourd' forth profuſe on hill , and dale , and plain ,
Both where the morning ſun firſt warmly ſmote
The open field , and where the un-pierc'd shade
Imbrown'd the noon-tide bowers. Thus was this place
A happy rural ſeat , of various view

Groves, whose rich trees wept odorous gums, and
balm:
Others whose fruit, burnish'd with golden rind,
Hung amiable; Hesperian fable true,
If true, here only, and of delicious taste!
Betwixt them lawns, or level-downs and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd;
Or palmy hillock, or the flowry lap;
Of some irriguous valley, spread her store;
Flow'rs of all hew, and without thorn, the rose:
Another, umbrageous grots, and caves
Of cool recess, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grapes, and gently creeps
Luxuriant. Mean while murm'ring water-fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake
That to the fring'd bank, with myrtle crown'd,
Her crystal, mirrour holds, unite their streams.
The birds their choir apply: airs, vernal airs,
Breating the smell of field and grove, attune
The trembling leafs, while universal Pan
Knit with the Graces, and the Hours in dance,
Led on th' eternal Spring. . . . .

Voici cet énergique morceau en François, pour ceux qui n'entendent pas l'Anglois.

» Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une
» plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'é-
» tendoit sur le sommet d'une haute montagne, &

» formoit, en la couronnant, un rempart inaccessible. Tous les côtés de la montagne, escarpés & » déserts, étoient hérissés de buissons épais & sauvages qui en défendoient l'abord. Au milieu de » ces buissons s'élevoient majestueusement, à une » prodigieuse hauteur, des cèdres, des pins, des » sapins, des palmiers qui étendoient leurs branches, &, en s'embrassant, offroient la décoration d'une scène champêtre. En élevant par dégrés cimes sur cimes, ombrages sur ombrages, » ils formoient un amphithéâtre dont les yeux » étoient enchantés. Les arbres les plus élevés portoient leurs têtes jusqu'à la verte palissade, qui, » comme un mur, environnoit le paradis. Du centre » de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste, » notre premier père pouvoit librement promener » sa vue sur son empire, & en considérer les contrées voisines. Au-dessus de la palissade, & dans » l'enceinte du paradis, régnoient tout à l'entour » des arbres superbes, chargés des plus beaux fruits » & des fleurs émaillées des plus brillantes couleurs.

» Au milieu de ce charmant paysage, un jardin » encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même » pour Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein tous les arbres les plus propres à charmer » les yeux & à flatter l'odorat & le goût. Au milieu » d'eux, s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit » l'ambroisie d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre

» de la ſcience du bien & du mal, qui nous coûte
» ſi cher : arbre fatal dont le germe a produit la
» mort !

» Dans les jardins couloit vers le midi une large
» riviere, dont le cours ne changeoit point, mais
» qui diſparoiſſoit ſous la montagne du paradis,
» dont la maſſe le couvroit entièrement : le Sei-
» gneur ayant poſé cette montagne qui ſervoit de
» fondement à ſon jardin, ſur cette onde rapide,
» qui doucement attirée par la terre altérée & po-
» reuſe, montoit dans ſes veines juſqu'au ſommet,
» d'où elle ſortoit en claire fontaine, & ſe parta-
» geoit en pluſieurs ruiſſeaux, qui, après avoir
» arroſé tout le jardin, ſe réuniſſoient pour ſe pré-
» cipiter du haut de cette montagne eſcarpée, &
» après avoir formé une ſuperbe caſcade, ſe divi-
» ſoient en quatre principales rivières, & traver-
» ſoient différens empires.

» Que n'eſt-il poſſible à l'art de décrire cette
» fontaine de ſaphir, dont les ruiſſeaux argentins &
» tortueux, roulant ſur des perles orientales & ſur
» des ſables d'or, formoient des labyrinthes infinis
» ſous les ombrages qui les couvroient, en verſant
» le nectar ſur toutes les plantes, & nourriſſant des
» fleurs dignes du paradis ! Elles n'étoient point
» rangées en compartimens ſymmétriques, ni en
» bouquets façonnés par l'art. La nature bienfai-
» ſante avoit prodigué des beautés ſans nombre
ſur

» sur les collines & dans les vallons. Ses richesses » étoient répandues avec profusion sur les plaines » découvertes qu'échauffent doucement les rayons » du soleil, & dans ces berceaux où des ombrages » épais conservent pendant l'ardeur du jour une » agréable fraîcheur.

» Cette heureuse & champêtre habitation char- » moit les yeux par sa variété : la nature, encore » dans son enfance, & méprisant l'art & les règles, » y déployoit toutes ses graces & toute sa liberté. » On y voyoit des champs & des tapis verds admi- » rablement nuancés & environnés de riches boca- » ges remplis d'arbres de la plus grande beauté : » des uns couloient les baumes précieux, la myrrhe » & les gommes odoriférantes ; aux autres étoient » suspendus des fruits brillans & dorés qui char- » moient l'œil & le goût. Tout ce que la fable at- » tribue de merveilleux aux vergers des Hespérides, » s'offroit réellement dans l'admirable jardin d'Eden. » Entre ces arbres paroissoient des tapis de verdure : » sur les penchans des vallons & des petites colli- » nes, on voyoit des troupeaux qui paissoient l'herbe » tendre. Ici les palmiers couvroient de jolis mon- » ticules : là serpentoient les ruisseaux dans le sein » d'un vallon couvert de fleurs qui présentoient les » richesses de toutes couleurs, parmi lesquelles » brilloit la rose sans épines. D'un autre côté, pa- » roissoient des grottes impénétrables aux rayons

» du soleil, & des cavernes où régnoit une fraî-
» cheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vi-
» gnes qui, étendant de tous côtés leurs branches
» flexibles, offroient en abondance des grappes de
» pourpre. Les ruisseaux, coulant avec un doux
» murmure, formoient d'agréables cascades le long
» des collines, & se dispersoient ensuite, ou se
» réunissoient dans un beau lac, qui présentoit son
» miroir de cristal à ses rivages couverts de fleurs &
» couronnés de myrthes. Les oiseaux formoient un
» chœur mélodieux, & les zéphirs portant avec eux
» les odeurs suaves des vallons & des bocages, mur-
» muroient entre les feuilles légérement agitées,
» tandis que Pan, dansant avec les Grâces & les
» Heures, menoit à sa suite un printemps éternel ».

NOTES
DU SECOND CHANT.



(PAGE 41, vers 4.)

J'en atteste, ô Mouceaux, tes jardins toujours verds.

Le jardin d'hiver de Mgr. le Duc de Chartres, est en effet une véritable féerie. La serre chaude surtout est une des plus belles qu'on connoisse.

(Page 45, vers 20.)

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célebre par plus d'un genre de courage, & connu si avantageusement, & comme militaire, & comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien, est très-connu & très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, & qui lui rappelloit sa patrie. *C'est O-*

Taïti, disoit-il; &, en regardant les autres arbres, *ce n'est pas O-Taïti*. Ainsi ces arbres & sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait, si touchant & si nouveau, pourroit fournir un épisode heureux.

(*Page 45, vers 22*)

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve & de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, &c. les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, & manquent rarement à la fidélité conjugale: mais les filles non mariées ne se font aucun scrupule de se livrer aux goûts même passagers que les hommes leur inspirent. Elles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte. Elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, & non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence ; elles les ignorent. Dans ces pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

NOTES

DU TROISIEME CHANT.



(*PAGE 50, vers 7.*)

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

Harlem est une ville de Hollande, où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté & des jouissances exclusives.

(*Page 51, vers 22.*)

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter ces hardiesses, que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie & de l'opulence. C'est ainsi que c'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui sait le voir d'avance coiffé de

beaux arbres, & orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance & de beauté.

(*Page 51, vers 26.*)

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale, Whateli, je te suis.

Ce sont deux sites d'Angleterre, fameux par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whateli, dont j'ai, ainsi que M. Morel dans son charmant traité des jardins, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane & du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayans.

(*Page 59, vers 22.*)

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,

Le *Moulin-joli*, délicieuse maison de campagne de M. *Watelet*, Receveur général des Finances, de l'Académie Françoise, de celle de Berlin, Honoraire de celles de Peinture & de Sculpture. La maniere dont M. *Watelet* a embelli cette charmante retraite est digne du goût de l'auteur de *l'Art de peindre* & d'un *Essai sur les Jardins*; elle a fixé les regards & mérité les éloges d'un des plus grands Souverains de l'Europe. Les talens littéraires de M. *Watelet* sont connus par son *Poème sur la Peinture*, & par les Chants de sa Traduction en vers de

la Jérusalem délivrée du Tasse, qu'il a lus, avec beaucoup d'applaudissemens, dans différentes séances de l'Académie Françoise. Tous ceux qui le connoissent applaudiront à ce qui est dit ici des vertus de son cœur & liront avec plaisir les vers suivans.

A M. Watelet, de l'Academie Françoise.

HORACE en le chantant fait aimer Tivoli ;
Qui n'habite en esprit le Laurentin de Pline ?
Qui ne connoît *Moulin-Joli*,
Au moins par les tableaux que ta Muse en dessine ?
Quand tu décris on voit, & bien voir c'est jouir :
Mais à moi Provençal il me reste une envie ;
C'est de comparer la copie
Au modèle vanté qui pique mon desir.
Qu'il doit être charmant ton heureux hermitage !
Le Chantre des Jardins, ton ami, l'a vanté ;
Et mon esprit tout enchanté,
Des sites, des bosquets, dont il trace l'image,
Court après la réalité,
Qui plaît toujours bien davantage.
N'aguere un des Césars visitant ce séjour,
A toi même, à ton goût, fut rendre un digne hommage ;
Après les demi-Dieux je puis avoir mon tour.
Amant passionné d'un riant paysage,
Chez toi, je viens en simple Troubadour,
Admirer la Nature & visiter un Sage.

Par M. B....

NOTES

DU QUATRIEME CHANT.

(*Page 69, vers 9.*)

Imitez Le Pouſſin.

Ce fameux tableau eſt ſans doute le plus beau des tableaux de payſages. Si on ne ſavoit d'ailleurs combien l'imagination du Pouſſin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau ſuffiroit pour le prouver. Preſque toutes les odes voluptueuſes d'Horace ont le même caractère. Par-tout, au milieu des fêtes & des plaiſirs, il montre la mort dans le lointain. » Hâtez-vous, dit-il; qui ſait ſi » nous vivrons demain ? Nous mourrons; il faudra » quitter cette belle maiſon, cette femme charmante; » & de tous ces arbres que vous cultivez, le ſeul » cyprès ſuivra ſon maître, hélas ! trop peu durable ».

C'eſt cette même philoſophie, puiſée dans les poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une ſi douce mélancolie.

Muſes, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fites nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contraſtes de ſenſations moitié voluptueuſes,

moitié triſtes, agitant l'ame en ſens contraire, font toujours une impreſſion profonde; & c'eſt ce qui m'a engagé à jetter au milieu des ſcènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes & des tombeaux conſacrés à l'amitié ou à la vertu.

(*Page 70, vers 14*)

Voyez ſous ces vieux ifs la tombe où vont ſe rendre
Ceux qui courbés pour vous ſur des ſillons ingrats,
Au ſein de la misère eſpèrent le trépas.

Dans ces vers conſacrés aux humbles ſépultures des habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetière de Grai.

(*Page 79, vers 17.*)

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué, avant moi, que les vieux monumens réveilloient des ſouvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée ſe trouve dans d'autres ouvrages, & particuliérement dans celui de M. Whateli; & d'ailleurs, elle eſt ſi naturelle, qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas auſſi aiſé de la bien rendre, ſur-tout après M. de Chabanon: mais ſi je me ſuis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter je répéte que ſes vers ont été faits avant les miens.

(Page 83 vers 16)

Toi, ſur-tout, brave Cook, &c.

Tout le monde connoît les voyages inſtructifs & courageux de célébre & malheureux Cook, & l'ordre que fit donner notre jeune Roi de reſpecter ſon vaiſſeau ſur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux Sciences, à cet illuſtre Voyageur & au Roi dont il devenoit, pour ainſi dire, le ſujet par ce genre nouveau de bienfaiſance & de protection.

FIN DES NOTES.

Approbation de MM. les Commissaires du Collège Royal de France.

Nous, Commissaires nommés par l'Assemblée de MM. les Lecteurs & Professeurs Royaux pour l'examen du *Poëme des Jardins*, *par M. l'Abbé* Delille, avons jugé cet ouvrage digne de l'impression. Au Collège Royal, ce 15 Mai 1782.

GARNIER. CARDONNE.

Vu le Rapport de MM. les Commissaires susdits il est permis à M. l'Abbé Delille de faire imprimer son ouvrage, qui a pour titre, *les Jardins, Poëme*, sous le privilége du Collège Royal. A Paris, ce 15 Mai 1782.

POISSONNIER, *Doyen du Collège Royal.*

A PARIS.

De l'Imprimerie de Philippe-Denys PIERRES, Imprimeur Ordinaire du Roi, du Collége Royal de France, &c. rue S. Jacques. 1782.

ÉPITRE

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

VAINEMENT les Jardins, par ta Muſe embellis,
Seront, un jour, l'honneur de l'empire des lys :
Vainement ce grand Art, dont Boileau fut le maître,
Cet Art dégénéré ſous ta main va renaître :
Tu l'avois bien prévu ; tes rivaux ſurpaſſés
Brûlent de te punir de tes ſuccès paſſés.
L'un (1) éclairant le goût de la Magiſtrature,
Pour chercher un bon mot ſe donne la torture ;
L'autre (2), annonçant d'abord *un naturel plus doux*,
D'un ſel âcre & mordant aſſaiſonna ſes choux.
Le Parnaſſe, en nos jours, n'a plus de privilège ;
Et l'Ecolier te juge en ſortant du Collège.
Eſt-il donc quelque ruche à l'abri des frélons ?
Voltaire, ſoixante ans ſentit leurs aiguillons :
Son miel en fut plus pur : ſa Muſe octogénaire,
En louant tes eſſais, t'avertit de mieux faire.
Tu n'as point démenti ſon eſtime & ſes vœux :
Tes leçons qu'on néglige inſtruiront nos neveux.

---

(1) La Lettre du Comte au Préſident.

(2) Le Dialogue qui a pour titre *Le Navet & Le Chou*. On y lit ce vers :

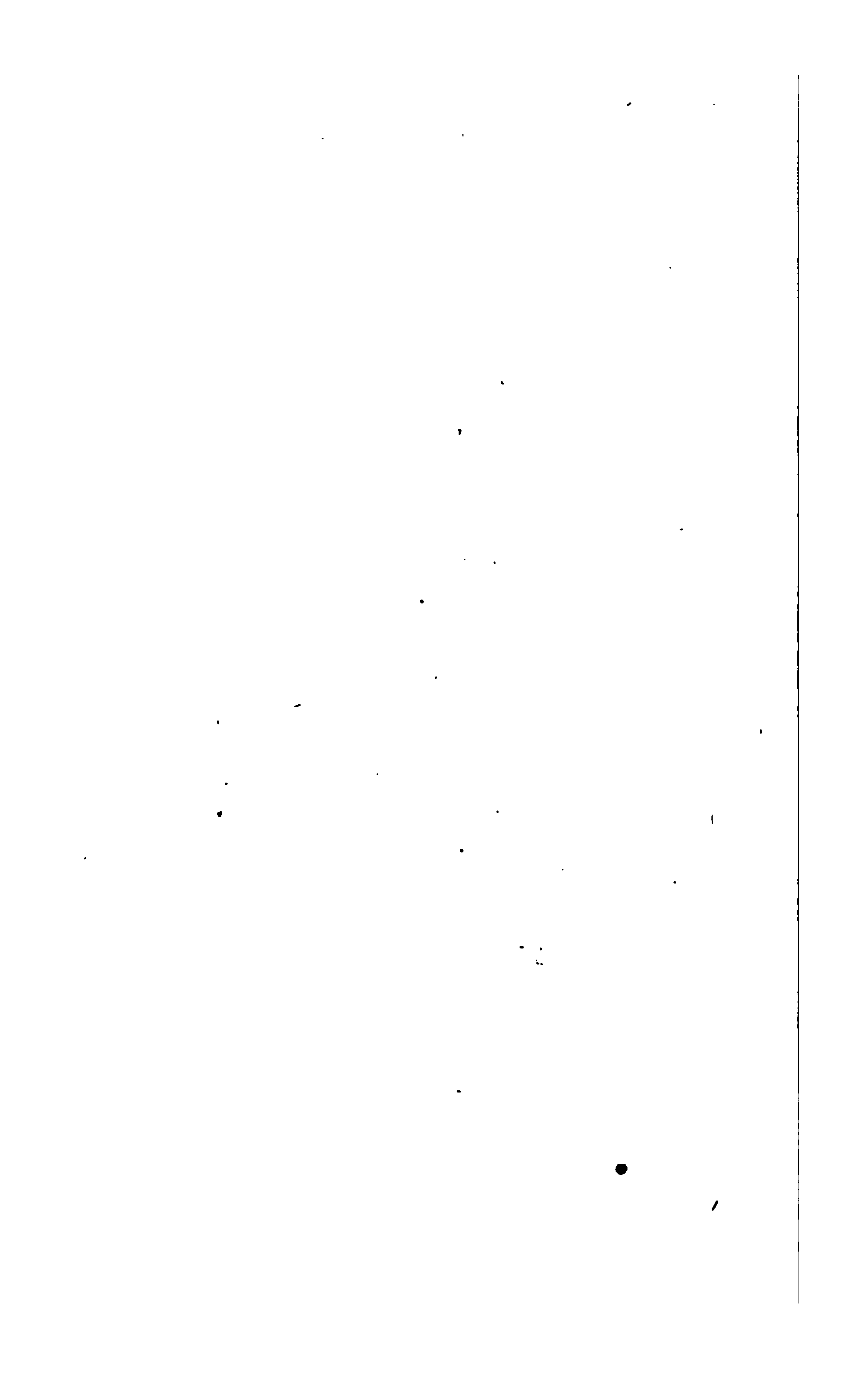
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.

C'eſt une malice qui n'eſt pas ſans eſprit.

Tel long-tems oublié le Chantre de la Grèce
De ses vastes tableaux étaloit la richesse.
Son secret fut le tien. Par-tout à tes Lecteurs
Le sol le plus ingrat présente encor des fleurs.
La Langue est plus hardie & l'orgueil de la ville
Dédaigne moins les champs qu'a décorés ton style.
Sous tes crayons de feu que Marly paroît beau !
Nous buvons le nectar dont s'abreuva Boileau,
Quand *Louis respirant du fracas des conquêtes*
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
Eh ! qui ne te suivroit dans les monts Apennins ?
Qui ne se sent ému par tes accords divins,
Lorsqu'imitant le vol des Muses de Sicile
Et mêlant tes lauriers aux lauriers de Virgile,
Tu vas, *plein de son nom, plein de ses vers sacrés,*
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés ?

FIN.

LETTRES
CRITIQUES
SUR LE POËME
DES JARDINS,
SUIVIES
DU CHOU ET DU NAVET.



LETTRES CRITIQUES SUR LE POEME DES JARDINS, SUIVIES DU CHOU ET DU NAVET.

PAR M. LE COMTE DE BARRUEL.

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
VOLTAIRE.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXII.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

La réputation dont jouit M. l'Abbé *de Lille*, eſt ſi juſtement acquiſe & montée à un ſi haut dégré par ſa *Traduction en vers des Géorgiques de Virgile*, que nous ne pouvons croire qu'on nous ſoupçonne d'y vouloir porter atteinte en donnant au Public les critiques que ſon *Poëme des Jardins* vient de faire éclore. Le grand *Corneille* a rarement publié un Ouvrage ſans l'avoir accompagné de ſa critique. D'ailleurs, » la bonne foi avec laquelle M. l'Abbé » *de Lille* eſt, dit-on, convenu de ſes fautes ; ſa » docilité à les réparer : ſon honnêteté à l'égard de » ſes ſéveres Cenſeurs, ſont des leçons pour la » plupart de nos Poëtes, & un devoir pour eux » d'imiter ſes procédés, s'ils ne peuvent égaler ſes » talens.

LETTRE
DE
M. LE PRÉSIDENT D***,
A
M. LE COMTE DE ***.

Ce 8 Juin 1782 au Château de Creuset.

NE vous défendez pas, Monsieur, de nous parler de M. l'Abbé D... & de son Poëme des Jardins : vous nous avez tant parlé de ses succès de société ! & maintenant que l'ouvrage paroît, & que vous nous l'envoyez, vous ne dites pas un mot de la sensation qu'il produit ? quoi, ni votre avis ni celui des autres ? c'est nous abandonner un moment critique. Reprenez cette fois toute votre franchise, comme à l'apparition du Poëme des Mois ; & songez que son Auteur étoit bien escorté de plus de suffrages en entrant dans le monde, que M. l'Abbé D... ne l'a jamais été. Vous savez avec quel empressement nous attendons les arrêts de la Capitale, pour fixer notre goût & nous donner un jugement sur les ouvrages d'esprit sur les productions des Arts, sur les modes sur-tout. Et ne nous dites pas

que ce soit là une tyrannie que Paris exerce sur les Provinces : car enfin, de quels gens cette Capitale est-elle composée ? n'est-ce pas de nos amis, de nos enfans, de nos femmes ? n'y ont-ils pas apporté chacun les goûts & les idées de leurs Villes & de leurs campagnes ? Aussi ne sont-ce que nos députés : ils stipulent pour nous avec une probité dont ils ne se doutent pas, & leurs décisions ne sont que le résultat du goût général. Hâtez-vous donc, Monsieur, de fixer le nôtre ; car, si vous tardiez plus long-tems, il s'établiroit ici d'étranges idées sur le Poëme des Jardins : nous en serions engoués, lorsqu'à Paris on n'en parleroit plus, & nous aurions le désagrément accoutumé de toujours rester en chemin en courant toujours après vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE

DU COMTE DE BARRUEL.

A Paris, ce 12 Juin 1782.

Ce n'eſt point ſans quelque confuſion, Monſieur, que je vais vous parler du Poëme des Jardins de M. l'Abbé D... Il vient enfin de franchir le pas: il quitte un petit monde indulgent dont il faiſoit les délices depuis tant d'années, pour paroître aux regards ſévères du grand monde qui lui demande compte de ſes ſuccès: Enfant gâté qui paſſe des mains des femmes à celles des hommes, & pour qui on prépare une éducation plus rigoureuſe, il ſera traité comme tous les petits prodiges.

Il ſemble en effet que l'exemple de quelques Auteurs *trébuchés de ſi haut*, & l'extrême ſévérité dont on a uſé envers le Poëme des Mois, auroient dû rendre nos cercles *plus retenus*. Mais comment ne pas ſe laiſſer corrompre, & comment réſiſter aux ſéductions de l'amour-propre? Un Auteur s'avance dans une aſſemblée, & dit à ſes Juges: *Vous êtes le monde pour moi, mais un monde d'élus; & vos ſuffrages vont forcer le goût de cette multitude qui vous regarde & qui attend que vous lui donniez un*

Jugement. L'Auditoire ainsi préparé, l'Auteur commence & lit, toujours prêt à vous dire comme le mendiant Espagnol *Sont-ce des conseils que je te demande?* aussi n'est-on pas tenté de lui en donner. De tirade en tirade, il promène ses regards sur tous les visages, pour recueillir les éloges : peu-à-peu l'enthousiasme gagne; &, dans quelques lectures, la réputation d'un homme est sur les toîts.

Quoique M. l'Abbé D... n'ait pas négligé l'artifice des lectures particulières, on ne peut pas dire néanmoins qu'il ait abusé du prestige qu'il sait y mettre. Il s'est fait entendre, je l'avoue, dans les cercles d'hommes & de femmes, dans les musées, dans les loges maçoniques, dans les promenades, à l'académie & à la campagne : mais on sait avec quelle répugnance il cédoit toujours à l'importunité des Curieux; & c'est pour s'en délivrer sans doute, qu'après dix ans de complaisance pour eux, il vient enfin de se mettre sous la main publique. Pour faire, Monsieur, une sorte d'analyse de son Poëme, & vous rendre compte de la sensation qu'il produit; je ne vous répéterai point ce qu'en disent ses ennemis, car je ne lui en connois pas; mais ce qu'en disent les Indifférens, & même ses amis, qui, après s'être fait un mérite avec l'Auteur de se laisser entraîner par ses lectures, veulent encore s'en faire un avec le Public de se laisser ramener par les Gens du goût.

Ses amis sont donc fâchés, qu'après avoir copié

pour la forme l'aride début de *l'Art d'aimer*, & *teint son langage des couleurs du sujet*, il se mette dans le Ier Chant à *diriger l'eau*, *les fleurs*, *les gazons*, *les ombrages;* dans le IIe, les fleurs, l'eau, les ombrages & les gazons, & que, dans le IIIe & le IVe, il *dirige* encore *les ombrages*, *les fleurs*, *les gazons & les eaux*. Ce cliquetis & ce désordre qui règnent avec art dans tout le Poëme, déroutent & fatiguent ses amis, qui n'ont pour se délasser qu'une continuité de préceptes, des semblans d'Épisodes, une maigreur générale, & un défaut absolu d'intérêt & de mouvement. Car bien que le Poëte ait varié son méchanisme, & donné à son vers des attitudes différentes, ce n'est après tout qu'une volubilité de rithme, un mouvement intestin, & le Poëme ne marche pas : on peut le prendre & le commencer, le quitter & le reprendre à chaque page, sans que le plan & même le sens en souffrent.

Ses amis sont encore très-fâchés que dans un ouvrage sur la nature, il ait dédaigné cette sensibilité des anciens qui anime tout, jusqu'aux moindres détails; & cette philosophie des modernes qui allie sans cesse les observations de la ville aux sensations de la campagne : qu'il ait méprisé la mélancolie douce des Allemands, & la richesse des imaginations Angloises. Mais si les indifférens veulent conclure de ces plaintes même que M. l'Abbé D... n'a jamais eu ni *sensibilité* ni *enthousiasme*, ses amis le discul-

pent très-bien en difant qu'on doit chercher le fecret du génie d'un Écrivain dans la vie qu'il a menée; ils obfervent que M. l'Abbé s'eft trop diffipé avec tout Paris, & qu'il y a trop réuffi par fon enjoûement & fes bons-mots, pour qu'il ait fongé à plaire aux ames fenfibles & mélancoliques. C'eft dans la folitude qu'on approfondit fon cœur & fa langue, & M. l'Abbé détefte la folitude : c'eft aux champs que Virgile s'écrioit : *O ubi campi ;* & M. l'Abbé n'aime pas les champs. Mais ils efpèrent bien que fes tableaux légérement efquiffés & fes images de profil plairont aux gens du monde, fans leur caufer la fatigue d'une feule fenfation.

Je vois enfuite des gens qui foutiennent que fi la gaîté de M. l'Abbé ne lui a pas permis les élans d'une ame profondément affectée, & fi fon indifférence pour la campagne nous a privés de chofes fenties qu'on cherche dans fon Poëme, il auroit au moins dû, en y tranfportant les fenfations des autres, les grouper de manière qu'il en réfultât des maffes, des oppofitions, des tableaux, un enfemble : tandis qu'on n'y rencontre que préceptes fur préceptes, détails commencés; conceptions avortées, par-tout en un mot la féchereffe & non l'ordre didactique. Que n'a-t-il fait, difent-ils, le plan d'un Jardin entier, comme Milton, ou plutôt que ne lui a-t-il fait un vol tout entier ? Ils prétendent même qu'un Peintre ne pourroit jamais deffiner un tableau d'après

M. D. . . Ils veulent enfin que non-ſeulement il ait manqué de grandeur dans la conception, d'abondance dans les moyens & d'ordre dans les détails, mais encore qu'il ait négligé les reſſources d'un bon eſprit, d'un eſprit ſimplement juſte, & que toujours occupé de faire un ſort à chacun de ſes vers, il n'ait pas ſongé à la fortune de l'ouvrage entier. Remarquez bien que ces gens-ci ne ſont que des indifférens.

Ses amis répondent (& c'eſt ici qu'ils triomphent) que ſi M. l'Abbé n'a point employé la puiſſance des maſſes, la clarté du plan & la grandeur de l'enſemble, c'eſt la conſtruction phyſique de ſa tête qui ne l'a pas permis; ils ajoutent qu'ils y auroit de l'ingratitude à exiger qu'une créature ſi délicate s'exténuât à travailler un plan & à remuer des maſſes. Faut-il expoſer l'*unique Poëte que nous ayons?* Car enfin, bien qu'il manque de ſenſibilité, de philoſophie & d'enthouſiaſme, & quoique Geſner, M. de S. Lambert, & Thompſon aient tout cela, n'eſt-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-deſſus d'eux par la voix publique; & n'eſt-ce pas au moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer (1)? tant l'éclat des épithetes, quelques formes de ſtyle, le méchaniſme de certains vers, & ſur-tout la co-

(1) Voyez le Mercure du Samedi 8 Juin 1782.

M. de Voltaire, le Patriarche & le modèle des Littérateurs françois, avoit à Ferney dans ſon cabinet un portrait de M. l'Abbé de Lille, au bas duquel il avoit écrit: *Publius Virgilius Delille.*

quetterie des lectures particulières, ont excité le zèle des Dames & des gens du monde (1) ! D'ailleurs ce décousu qui règne dans tout le Poëme, croiroit-on qu'on ne peut pas en conscience le reprocher à M. l'Abbé D...? Ce sont ses amis qui ont tort & qui le confessent. M. l'Abbé leur a demandé pendant dix ans quel titre il donneroit aux différens morceaux qu'il leur lisoit : on l'a laissé tout ce tems-là dans la plus affreuse indécision, & ce n'a été qu'à toute extrémité qu'il a donné au recueil de ses feuilles le titre que vous voyez; encore n'a-t-il pu les y attacher toutes, & des coupons qui lui restent il compte faire un petit Poëme sur les Paysages.

Mais au fond je suis charmé de vous dire, Monsieur, que ses amis sont vraiment consternés de ne pas retrouver au Poëme des Jardins quelque physionomie des Géorgiques (2) : ils s'attendoient que leur Poëte auroit rapporté du commerce de Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet; ces transitions heureuses;

---

(1) Un homme d'esprit qui avoit des succès fous dans les sociétés, disoit : *Où n'irai-je point si les Gens de Lettres laissent dire les Gens du monde.*

(2) Ouvrage où M. l'Abbé *Delille* paroît animé du feu de son modele. Il l'égale quelquefois, & on voit qu'il eût pu l'égaler plus souvent, si le génie de notre langue n'étoit point inférieur à celui de la langue de *Virgile*. Le traducteur est sur-tout admirable dans les morceaux techniques, qu'il rend avec autant de précision que d'élégance & de naturel. *L'Abbé Sabathier*

enfin ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible. Ils conviennent entr'eux que pour s'être si long-tems mesuré avec le Poëte Romain (1), il n'a fait au lieu de s'agrandir que se disloquer les membres, & qu'il est sorti boiteux comme Jacob de sa lutte avec un Dieu.

Quant au fond du Poëme, ils répandent tout haut que M. l'Abbé D... n'en est pas responsable, parce que s'étant entouré de cette multitude incroyable d'ouvrages qui ont paru depuis vingt ans en Angleterre, en Allemagne & en France sur les Jardins, il n'en a fait pour ainsi que l'extrait ; & ils offrent de prouver que non-seulement les préceptes, mais encore les idées premières, les descriptions & jusqu'aux plus petits détails sont puisés dans des sources respectables : de sorte que M. l'Abbé n'est coupable de rien que du style.

Ses amis veulent donc attirer tout le monde sur le terrein du Poëte : ils veulent qu'on n'examine en lui que le style, qu'on juge enfin une composition entière Vers par Vers ! Je ne me chargerois pas quant à moi d'une telle corvée, & j'y serois maladroit. Je ne sais pas dépécer un ouvrage, & j'ai ouï dire aux gens de l'art que ce moyen si favorable à M. l'Abbé D... seroit funeste à tous les grands

---

(1) Un mauvais plaisant appelle les bons vers de M. l'Abbé D... *les Stigmates de Virgile.*

Écrivains. Je vous avouerai feulement pour mon compte que le ftyle du Poëme des Jardins fatigue mon attention, comme le jeu d'un Prifme devant mes yeux fatigueroit ma vue ; & fi vous me pouffiez je pourrois en ouvrant au hafard le premier chant, y trouver beaucoup de Vers mal faits, fecs & durs ; des conftructions vicieufes, des enigmes, des affectations, des répétitions de formes, des tranfitions malheureufes, &c. &c. Vous n'avez qu'à parler.

J'oubliois de vous dire que les *Indifférens* préparent un petit travail fur ce Poëme : touchés fans doute de l'offre qu'ont faite *les amis* de prouver, que l'ouvrage de M. l'Abbé D... lui étoit étranger quant au fonds, & qu'il n'a fait pour ainfi dire que déménager les penfées & les defcriptions des Allemands & des Anglois : les *Indifférens*, dis-je fe font piqués d'honneur & ils offrent de prouver à leur tour qu'il n'y a prefque pas dans le Poëme des Jardins de Vers frapans, de forme de ftyle dont on ne trouve les analogues dans quelque Poëte ; c'eft-à-dire que M. l'Abbé s'eft emparé des plus belles coupes de phrafes & des expreffions les plus poétiques qu'il a pu recueillir : d'autant plus qu'il eft doué d'une mémoire prodigieufe & qu'il ne l'a pas embarraffée d'autres chofes. En ceci tout le monde avoue qu'il s'eft conduit en homme fage de s'entourer ainfi d'autorités pour le fonds & pour le ftyle. J'ai déjà vu une partie de l'œuvre que les *Indifférens* préparent, & vous l'aurez dès qu'elle paroîtra.

Au reste, car ceci doit vous ennuyer, je vous dirai qu'*amis* & *indifférens* ont été surpris du peu de respect que M. l'Abbé D... vient de témoigner pour sa réputation : ils espéroient tous en effet d'opposer le Poëme des Jardins aux Géorgiques, à Thompson, à toute l'Allemagne ; & au lieu de l'ouvrage, ils ne peuvent encore opposer que le grand nom de l'auteur. Il auroit pu, disent-ils, soutenir la gloire de la nation chez l'étranger, & leur donner en ce moment une distraction heureuse pour nous : il ne l'a point fait. Mais on assure, pour nous consoler, que le Poëme sur les paysages qui paroîtra bientôt réparera tout ; pourvu que ses amis ne retiennent pas trop long-tems cette production dans leurs cercles.

Maintenant souvenez-vous, Monsieur, que moi qui suis ainsi que vous *des indifférens*, j'eus l'honneur de vous dire, lorsque la traduction des Géorgiques parut, que l'auteur étoit un Abbé Candidat au Collége royal, âgé d'environ 40 ans, connu par quelques épîtres fort longues, d'un style sec & décousu, mais dont on avoit retenu quelques beaux Vers. Qu'il me paroissoit que Virgile avoit fort rectifié sa manière, en le forçant à une allure plus ferme & lui prètant le charme des formes antiques : qu'aussi, à la sécheresse & au défaut de sentiment près, cette traduction étoit un fort bel ouvrage (1). Maintenant donc

(1) M. de Voltaire disoit :
» Vainement de Virgile, élégant Traducteur.
» Delille a quelquefois égalé son Auteur.

J'aurai l'honneur de vous dire auſſi que les Géorgiques effacent encore ce dernier opuſcule ſur les Jardins, comme elles effacèrent autrefois les épîtres, & qu'il paroît que dans ce Poëme-ci M. l'Abbé D... eſt abſolument revenu à lui-même.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je crois que les Jardins de M. l'Abbé D... feront faire une nouvelle édition des *Saiſons* de M. de St Lambert. On les achette de tous côtés. C'eſt le mauvais repas du jour qui fait ſonger au bon ſouper de la veille.

LETTRE

A M. L'ABBÉ D***.

ON vous prête, M. l'Abbé, un propos, que j'ai bien de la peine à croire ; on dit que vous répandez par-tout que c'eſt vous qui avez donné à la lettre de M. le Préſident de ***, la liberté de paroître, & que M. *** vous avoit d'abord offert de ſupprimer l'ouvrage & de faire punir l'Auteur. — Quels riſques cet anonime n'a-t-il pas couru ſans le ſavoir ?... Mais il tomberoit aujourd'hui dans le vice d'ingratitude ſi je manquois aux remercimens que je vous dois pour la modération que vous avez montrée.

— Sérieuſement, M. l'Abbé, il me paroît inconcevable qu'un homme doué d'autant d'eſprit que vous, ſe permette des propos dont il eſt aiſé de montrer le ridicule. — Le Public ne croira jamais qu'on ait voulu arrêter un ouvrage, qui, tout foible qu'il eſt, peut ſervir aux progrès des Lettres & du goût. Car plus un Auteur a de célébrité, plus les critiques qu'on en fait ſont utiles.

Ex privatis odiis, reſpublica creſſit.

Vous ſavez tout cela, Monſieur, & nos Magiſ-

trats le savent comme nous. N'étoit-ce pas le principe de M. de Voltaire ?

La critique a du bon, je l'aime & je l'honore.

Cette liberté dans la littérature vous est aussi précieuse qu'à tout autre. — Ainsi, je le répéte, personne ne croira qu'on ait songé à supprimer une critique purement littéraire, ni qu'on ait eu le désir de faire réprimander, pour vous plaire, l'Auteur d'un opuscule qui a pu amuser un instant la Famille Royale.

— Faites-moi la grace, Monsieur, de me répondre pour que je repousse des propos injurieux à M. * * *, à moi, & j'ose dire à vous. Aussi m'attends-je bien que vous m'aiderez à les détruire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'avois refusé de mettre mon nom au bas de la lettre du Président de * * *, pensant que la modestie de l'anonime convenoit trop bien à cette bagatelle ; mais dès que j'appris qu'on l'attribuoit à d'autres, je n'ai pas souffert qu'ils fussent plus long-temps exposés à votre crédit, & je me suis nommé.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE B** (1).

A M. LE C^TE DE BARRUEL.

» J'AI reçu, M. le Comte, & j'ai fait lire en » bonne compagnie (quoique en Province.) votre » Lettre sur le *Poëme des Jardins* : nous autres » habitans de la campagne & qui ne nous piquons » pas d'être Poëtes, l'avions jugé comme vous pour » le fond, & nous avons admiré votre maniere d'a- » nalyser la forme.

» Cette critique est non-seulement de très-bon » goût, mais d'un excellent sens, & si vous ne » savez pas encore faire des vers mieux que M. » l'Abbé, votre prose vaut mille fois ses vers.

» Ce petit écrit est plein d'esprit ; le style est » naturel & facile, & la plaisanterie du meilleur

(1) M. Le Comte de B** ne doit point savoir mauvais gré de la publicité de cette Lettre à un jeune homme qui s'honore de ses éloges, & qui mettra toute sa gloire à les mériter. — Les suffrages des hommes illustres encouragent toujours ceux qui commencent à courrir dans la carrière de la littérature, mais ces mêmes suffrages perdent de leur prix lorsqu'on ne peut les avouer.

» ton. Je vous en fais compliment, en attendant
» l'honneur de vous recevoir à Paris. C'eſt peut-
» être de moi dont vous aurez à dire que je ſuis
» meilleur à connoître de loin que de près.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Montbar, *ce* 14 *Juillet* 1782.

ÉPIGRAMME

*De M. l'Abbé D**** à M. le C. D. B**.*

POURQUOI rimer malgré Minerve,
Pauvre Auteur encore au berceau ?
Crois-moi, les efforts de ta verve
Sont tout autant de coups dans l'eau.
Ton encre n'eſt point corroſive,
Demande à tout Lecteur ſavant,
Si, ſemblable à la Senſitive,
On me fletrit en me touchant.
Il faut te dire, entre autre choſe,
Que l'Abbé, peintre des Jardins,
Croit que tes Vers comme ta Proſe
Sont changés ſur les grands chemins.

LE CHOU ET LE NAVET.

LE CHOU,

A M. L'ABBÉ D...

LORSQUE ſous tes emprunts maſquant ton indigence,
De tous les Ecrivains tu cherchois l'alliance,
D'où vient que ton eſprit & ton cœur en défaut
Du Jardin potager ne dirent pas un mot?
Il auroit pu fournir à ta veine épuiſée
Des vrais tréſors de l'homme une peinture aiſée;
Le verger de ſes fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des ſouvenirs touchants.
N'EST-CE pas moi, réponds, créature fragile,
Qui ſoutins de mes ſucs ton enfance débile?
Le Navet n'a-t-il pas dans le Pays latin,
Long-tems compoſé ſeul ton modeſte feſtin,

Avant que de Paris la gourmande cohue
Payât de ses dîners ta Muse bien repue ?
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous les Choux d'Auvergne élevés contre toi !
Songe à tous mes bienfaits, délicat Petit-Maître ;
Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître :
Dans tes jardins anglois tu me proscris en vain ;
Adam au paradis, me plantoit de sa main ;
Le Nil me vit au rang de ses Dieux domestiques,
Et l'Auteur immortel des douces Géorgiques,
De ses grandes leçons interrompant le fil,
S'arrêta dans son vol pour chanter le Persil. (1)
Que ne l'imitois-tu ? mais ta frivole Muse
Quêtant un sentiment aux échos de Vaucluse,
De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi
Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.
Réponds donc maintenant aux cris des Chicorées,
Aux clameurs des Oignons, aux plaintes des Poirées,

---

(1) Virgile, par le peu de mots qu'il adresse aux Jardins, a tendu un piége où M. l'Abbé D***, le P. Rapin, & quelques autres moins connus n'ont pas manqué de donner. Ils n'ont pas vu que ce grand homme ne se plaint, vers la fin de sa carrière, de n'avoir pu chanter les Jardins, que pour donner plus de charme au morceau qu'il leur consacre, en y attachant un regret. Cet excellent esprit voyoit bien que s'il étendoit trop le sujet, il le feroit rentrer dans les Géorgiques, c'est-à-dire dans le grand tableau des champs, & que réduit à ses justes bornes, il ne pouvoit fournir qu'un épisod

Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront,
Les Chardons aux Pavots s'enlacer sur ton front.

LE NAVET, AU CHOU.

J'AI senti, comme toi, notre commune injure;
Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure,
Des Oignons irrités j'imite le courroux:
Le Ciel fit les Navets d'un naturel plus doux.
Des mépris d'un ingrat le Sage se console,
Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole
Qu'un Poëte orgueilleux veut nous exiler tous
Des Jardins où Virgile habitoit avec nous.
Un prêtre dans Memphis avec cérémonie,
Eût conduit au bûcher le Candidat impie (1),
Mais le tems a détruit Memphis & nos grandeurs.
Il faut à son état accommoder ses mœurs.
Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
Quands ses vers pomponnés enchantent les ruelles
Un élégant Abbé rougisse un peu de nous,
Et n'y parle jamais de Navets & de Choux.
Son style citadin peint en beau les campagnes:
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,

(1) On sait qu'à Memphis & dans toute l'Egypte, on rendoit les honneurs divins aux légumes.

De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes ;
Et pour nous renonçant au musc du Parfumeur,
Des Choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur ?
Papillon en rabat, coëffé d'une auréole,
Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole,
C'est assez qu'il effleure en ses légers propos,
Les Bosquets & la Rose, & Vénus & Paphos :
La mode à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes :
Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des Navets en vainqueur s'est assis ;
Et ceux qui pour Janot abandonnent Préville,
Lui décernent déjà le laurier de Virgile (1).

LE CHOU.

QU'IMPORTENT des succès par la brigue surpris ?
On connoît les dégouts du superbe Paris (2).
Combien de grands Auteurs dans les soupers brillèrent,
Qui, malgré leurs amis au grand jour s'éclipserent !
Le monde est un théâtre ; & dans ses jeux cruels,
L'Idole du matin le soir n'a plus d'autels.
Nous y verrons tomber cet esprit de Collège,
De ses Dieux potagers déserteur sacrilège :
Sa gloire passera, les Navets resteront.

---

(1) M. l'Abbé D*** a été loué sur le théatre des Variétés.
(2) *Nescis, heu nescis nostræ fastidia Romæ!*

LE NAVET.

Si la fortune un jour, pour venger notre affront
Et donner du relâche aux oreilles publiques,
Force à planter des Choux ſes mains académiques
Alors, comme un vrai ſage à ſon jardin réduit,
Qu'il vienne de l'Auvergne être le Bel-Eſprit (1);
Qu'il vienne, reprenant les mœurs de ſon enfance,
De ſon cœur & du mien ſentir la différence:
Je veux lui rendre alors mes bienfaits, mes ſecours;
Et *de ce grand débris* (2) conſoler les vieux jours.

---

(1) *Inter Sauromatas ingenioſus ero.*

(2) C'eſt ainſi que M. l'Abbé D... appelle Marius aſſis ſur les ruines de Carthage. Il eſt le premier qui ait oſé dire un débris, deux débris, trois débris; &c. Peu de gens lui ont ſu gré de cette hardieſſe.

Le but moral de cette bagatelle eſt de détourner les jeunes gens des lectures de ſociété; elles éventent le génie, déflorent un ouvrage, & donnent à l'Auteur une réputation exagérée dont on ne croit jamais aſſez rabattre lorſqu'il ſe montre au grand jour. Il faut ſe choiſir des critiques éclairés, & non des flatteurs ignorans; car la voix des premiers entraînera toujours le jugement des autres, tandis que les applaudiſſemens des ſots irritent les gens de goût & ne font que les rendre plus inéxorables.

Quoiqu'il ne ſoit plus queſtion du Poëme des Jardins, c'eſt toujours ſon Auteur qui eſt le ſujet de la leçon, comme il le fut dans la lettre du Préſident de .... elle en devient plus frappante; car ſi on traite ainſi le bois verd, comment ſera traité le bois mort?

VERS

DE M. L'ABBÉ D.... (1).

EN RÉPONSE

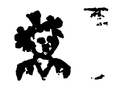
AU CHOU ET AU NAVET.

Certain Navet, oublié dans nos champs,
Non pas dans ce champ de Freneuſe
Qui produit les plus ſucculents,
Mais dont la tête un peu verreuſe
Ne tenta jamais les paſſants :
Bref, ce Navet d'eſpece la plus fade,
Effrontément ſoutient ſa maſcarade,
Et ſe dit aujourd'hui l'Auteur,
Non d'un Traité ſur la *Tactique*
Qui lui feroit bien plus d'honnenr,
Mais d'un Poëme amphigourique
Qu'il n'a pas fait ſans Rédacteur.

---

*(1) Certainement M. le Comte de B** n'avoit point lû ces Vers quand il a écrit à M. le Comte de* B A R R U E L. *Page* 19. (Note de l'Imprimeur).

UN Chou vient y prendre féance,
Tenant des propos aſſez plats,
Et d'un ſtyle plein d'arrogance
Au mois d'*Ouſt*, piſſe du verglas.
Malignement l'Abbé *de Lille*,
Rit de ce Gnome guerroyant ;
Comme *Robinſon*, dans ſon île,
Tout ſert à ſon œil clair-voyant,
Il feroit bien feu de ſa pierre
Si le ſujet le méritoit ;
Mais d'une muſe légumière
Que diroit-on s'il ſe vengeoit ?



LETTRE

A M. F*** DE N***,

SUR LE POÈME DES JARDINS.

JE vous remercie, Monsieur, du présent que vous m'avez fait de votre Lettre sur les Opuscules de M. le Chevalier *de Parny.* Je suis bien de votre avis ; c'est un Auteur plein de sentiment, d'élégance, de naturel, & dont les écrits se ressentent de la bonne compagnie. On ne sauroit rien ajouter à ce que vous pensez & dites de lui. L'éloge que vous en faites, je vous assure, Monsieur, honore autant celui qui en est l'objet que votre cœur & votre esprit.

Je suis très-touché de la franchise avec laquelle vous me parlez de mon pamphlet sur le *Poëme des Jardins.* Je n'admire pas moins que vous le méchanisme des Vers de M. l'Abbé ; mais comme cela ne suffit pas pour faire un bon ouvrage, & que son défaut de plan & de variété me mirent à portée d'en faire la critique, je la tentai pour m'amuser, & sans prétendre d'abord publier une bagatelle que je n'avois entreprise que pour ma société.

Cependant, conseillé & poussé par quelques personnes de mérite, je donnai la permission de l'im-

rimer, mais je n'avouai pas ouvertement une sorte l'ouvrage que mon penchant condamnoit en secret.

Des circonstances particulieres, outre quelques ́pigrammes de M. l'Abbé, m'ont ensuite forcé de changer d'avis à cet égard : je fis alors une espece le suite à cette critique (1) & je me nommai.

Si vous saviez mes raisons, Monsieur, vous les rouveriez plausibles, & partageriez mon regret.... Je suis jeune, j'aime à plaisanter & sur-tout à n'instruire : malgré cela je hais autant qu'aucun autre les Littérateurs qui s'entre-déchirent. Je ne crois plus avoir la fantaisie de rien écrire dans le genre dont il est question, à moins que ce ne soit pour ma propre défense. Cette occupation, qui ne réussit toujours que trop, ne me convient aucunement, & ceux qui me connoissent me rendent justice.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Versailles, ce 14 Septembre 1782.

---

(1) Le Chou & le Navet.

F I N.



